

# REVUE D'ÉGYPTE

1<sup>er</sup> Mai 1895

---

## LES EAUX D'ADONIS AU MONT LIBAN

PAR

M. G. I. BLANCHE,

ANCIEN CONSUL DE FRANCE EN SYRIE

—

(*Suite et fin*)

---

### VII. — *Le mythe d'Adonis.*

Un jeune prince, beau et plein de courage, est tué à la chasse par une bête féroce. Son épouse, non moins belle, est accablée de douleur par cette mort tragique : tel est réduit à sa plus simple expression, le fait légendaire ou historique qui est le fond invariable de toutes les formes du mythe d'Adonis. Par quelle étrange destinée la douleur de cette amante éplorée est-elle devenue une douleur universelle ? Comment les pleurs qu'elle a versés sont-ils devenus une source de larmes pour toutes les femmes du monde ancien et pendant de longs siècles ? Grave sujet qu'il faut se contenter d'indiquer ; car il touche aux plus profondes racines de l'âme humaine ; et l'histoire est pleine des aberrations où sont tombés tous ceux qui ont prétendu résoudre les problèmes de cette nature avec les seules données de la science et de la philosophie. Cette mort tragique est devenue un thème sur lequel l'imagination populaire s'est donné pleine carrière. Le héros et son amante

ont été divinisés et ont reçu des noms qui ont varié suivant le pays. En Syrie et en Phénicie, on les appelle, selon les dialectes, *Elioun* (le Très-haut) et *Beryte* ou bien *Adonaï* (forme hébraïque) et *Bal is* ou *Astarté*. Chez les Égyptiens, ils s'appellent *Osiris* et *Isis* et leur mythe est évidemment le même et de même provenance. Les Grecs et les Romains ont dit : *Adonis* et *Vénus*. Partout où l'on adorait Vénus on pleurait la mort d'Adonis. Cette mort devint un dogme fondamental dans tout le paganisme. Mais cette douleur universelle ne pouvait être un état permanent de la nature humaine toujours avide de consolations et d'espérances. Il est permis de croire que l'amante éplorée, vraie ou fictive, a eu elle-même des espérances et des consolations que les peuples ont partagées, et de là cet autre dogme, non moins fondamental, que le dieu mort était revenu à la vie. De sorte que, dans sa simplicité primitive, le culte d'Adonis consistait à célébrer tantôt la mort du dieu par des lamentations et des larmes, tantôt son retour à l'existence, sous une forme ou sous une autre, par de grandes réjouissances publiques. Ces solennités de deux sortes s'appelaient *Adonies*. Les poètes grecs et latins ont chanté ce double événement avec toute la grâce et la richesse de leur imagination. Ovide en a fait le sujet d'une de ses plus belles métamorphoses. J'emprunte au R. P. Bourquenoud la traduction qu'il a citée de cette gracieuse poésie dans son savant *Mémoire sur les monuments du culte d'Adonis au Liban* :

« Evitez, cher Adonis, les animaux féroces (les lions) et  
 « tous ceux qui, loin de fuir le chasseur, se présentent d'eux-  
 « mêmes au combat. Votre courage nous serait funeste à  
 « tous les deux. Elle dit et s'éloigna sur un char attelé de  
 « deux Cygnes, mais le courage d'Adonis fut plus puissant  
 « que les conseils de Vénus. Soudain, les chiens poussent  
 « hors de son repaire un sanglier dont ils ont suivi la trace

« et au moment où il allait sortir du bois, le fils de Cyniras  
 « l'atteint d'un trait. La bête en fureur secoue l'arme ensan-  
 « glantée, poursuit Adonis, qui, pâle et tremblant, cherche  
 « un asile, lui enfonce ses dents dans l'aîne et le renverse  
 « mourant sur la poussière. Trainée par les airs sur son char  
 « léger, la déesse de Cythère n'avait pas encore touché le  
 « rivage de Chypre. Elle entend de loin les plaintes d'Adonis  
 « expirant, change de route aussitôt et fait voler ses Cygnes  
 « de ce côté. A peine, du haut du ciel, a-t-elle aperçu Adonis  
 « baigné dans son sang et près d'expirer, qu'elle se jette de  
 « son char, se meurtrit le sein, s'arrache les cheveux et s'en  
 « prenant au destin, elle s'écrie : non, mon cher Adonis ne  
 « sera pas tout entier soumis à tes lois. Je veux qu'un mo-  
 « nument de ma douleur reste aux siècles futurs, que des  
 « fêtes sacrées rappellent tous les ans la mémoire de cette  
 « mort et de mon affliction, et du sang d'Adonis je ferai  
 « naître une fleur ».

Ovide nous fait connaître dans ce récit les traits fondamentaux de la religion d'Adonis, telle qu'elle était entendue et pratiquée en Grèce et à Rome. Une tradition constante et incontestée chez les anciens place dans le Liban le berceau de cette religion ; et, en effet, le P. Bourquenoud a trouvé au *Ghiné* et à *Machenaka*, sur le territoire des anciens Giblites, dans les parties élevées de la montagne, des stèles grossièrement sculptées, très curieuses, qui reproduisent les principaux épisodes de ce poétique récit : le combat du héros avec la bête qui est ici, non pas un sanglier, mais un animal qui ressemble plutôt à une lionne et que les habitants appellent le lion du *Ghiné*. Puis Vénus accourant, et pleurant, en trouvant son amant mort, puis Adonis rendu à la vie et triomphant. Tous ces sujets, gravés sur la pierre, nous représentent le mythe dans sa simplicité primitive et dépouillé des ornements qu'y a mis plus tard la poésie grecque. Le savant jésuite démontre

par des preuves irréfutables, que c'est au *Ghiné* même qu'était le tombeau d'Adonis encore facile à reconnaître sur les lieux, et que là, par conséquent, ont dû affluer, pendant de longs siècles, les pèlerins qui venaient de tous les pays adorer et pleurer Adonis. Il s'y trouvait un ou plusieurs temples dont le Rev. Père a pu voir encore quelques vestiges. Les eaux qui tombent en ce lieu vont au Nahr-Ibrahim. Le sang du dieu y a donc aussi coulé et il en a fait le fleuve sacro-saint par excellence. C'est depuis cet événement qu'on lui a donné le nom de *fleuve Adonis*. L'ancien nom est resté inconnu. Le nom moderne de Nahr-Ibrahim vient du héros maronite Ibrahim, neveu du Patriarche S<sup>t</sup>-Jean Maron et qui s'est illustré parmi les siens au VII<sup>me</sup> siècle par ses luttes contre les empereurs byzantins et les conquérants arabes.

Le tombeau creusé dans le rocher et les stèles qui le décorent forment, sans contredit, le premier monument qui ait été élevé au culte d'Adonis, et sa fondation remonte à l'époque où les Gíblites avaient encore pour capitale la première *Djebail* (Palæ-Byblos), probablement avant l'arrivée des Phéniciens dans leurs environs. Le temple d'Afka et celui d'Yamouny ont dû suivre de près; car du moment où le fleuve eût été sanctifié par le sang répandu, il était inévitable que ses eaux eussent une part de premier ordre dans le culte nouveau.

Il est permis de croire que le phénomène si saisissant de leur intermittence annuelle, n'a pas peu contribué à l'immense vogue qu'a eue dans le monde entier la religion d'Adonis.

En un temps où toute religion n'était qu'un système de figures et de symboles, qui pourrait dire que ce fleuve qui meurt et renaît chaque année, n'ait pas été le merveilleux symbole qui a fixé le dogme plus encore que le fait historique dont la poésie s'est emparée ?

Une religion qui a occupé une si grande place dans l'humanité depuis l'extrême limite des temps historiques jusqu'au v<sup>me</sup> siècle de l'ère chrétienne, a eu ses pratiques, ses rites et toute une théologie symbolique variable suivant les temps ou les lieux. Il y a toute apparence que les Phéniciens, par leur existence cosmopolite, en ont été les principaux propagateurs. Les *Adonies* furent célébrées dans tout le monde païen. En Chypre, à Paphos, à Amathonte, on pleurait *Adonis*. Ce qui ne doit pas étonner, car Chypre était alors une colonie syro-phénicienne, sous la domination des rois de Byblos, dont le plus ancien était *Cyniras*, assimilé à *Chronos*, père d'Adonis. Dans tous les temples où l'on adorait Vénus à Argos, à Athènes et par toute la Grèce, les femmes pleuraient Adonis, et ce culte eut un si grand attrait que les hébreux eux-mêmes succombèrent parfois à la tentation, car un de leurs prophètes, dans une vision, voit avec indignation *les femmes assises dans le temple et pleurant Adonis*.

#### VIII. — *La Limni de Zosime.*

D'après l'historien Zosime, cité par Ritter, à certains moments, lorsque les pèlerins étaient réunis sur les bords du lac, on voyait apparaître comme une flamme ou un globe de feu qui descendait du ciel et se précipitait dans les eaux. L'idée qui se présente naturellement, c'est que Zosime parle ici du lac de *Yamouny*. Cependant il y a controverse sur ce point.

L'auteur avant de parler de cette flamme miraculeuse venait de dire :

« τούτου πλησίον λίμνη τίς ἐστιν »

près de ce temple est un certain lac et il ajoute: « qui semble fait par l'art ». Zosime parle du temple d'Afka. C'est près

de ce temple, selon son récit, que se trouve la *Limni* ou le lac en question. M. Renan est d'avis qu'il ne s'agit pas ici du lac de Yamouny. « Comme on ne trouvait, dit-il, dans cette « région d'autre lac que celui d'elYamouny, presque tous les « savants furent d'avis d'identifier le lac avec la *Limni* de « Zosime. Cette identification paraissait d'autant plus natu- « relle que le nom de Berket-el-Yamouny, qu'on écrivait « *Leïmoun*, *Limon*, se laissait dériver, assez naturellement « de *Limni*. On entendait alors le *πλησίον* de Zosime dans « un sens large. Mais il est impossible d'admettre cette hy- « pothèse ». (Mission. 307).

Les raisons qu'il donne à l'appui de cette opinion, c'est « que la distance considérable de Yamouny à Afka est une « difficulté capitale ». Pourquoi? *Πλησίον* veut dire proche, voisin et n'est pas un superlatif. On va de Yamouny à Afka en 4 ou 5 heures, ce n'est pas bien loin, mais c'est *le sens large* que M. Renan repousse.

Il poursuit ainsi sa démonstration: « Les deux points « précités sont séparés par des hauteurs inaccessibles; ils « sont dans des bassins tout à fait différents, qui n'avaient « pas de rapport l'un avec l'autre ».

J'ai exposé plus haut les raisons qui me paraissent rendre cette opinion peu probable.

« En outre, ajoute-t-il, Zosime, compare la *Limni* d'A- « phaca à une piscine faite de main d'homme. Or le lac de « Yamouny ne suggère nullement une pareille idée ».

Nous avons ici je crois, le principal argument de M. Renan en faveur de sa thèse. Il est bien certain que le lac de Yamouny n'est pas fait de main d'homme; sur aucun point de son pourtour, sauf au lieu où fut bâti le temple, il n'y a trace de main d'homme. Au contraire, si du temple d'Afka on regarde les eaux qui tombent en cascades dans une série de petits bassins en échelons, les parois, le long desquelles elles

tombent apparaissent comme de fort belles constructions en pierres de taille. Ces eaux coulent au pied du temple. C'est donc là, d'après le récit de Zosime, qu'il faut voir la *Limni*.

Cette conclusion est erronée, et l'erreur vient de Zosime. Il est évident qu'il n'est jamais venu en ces lieux. S'il eût vu de ses yeux, ses bassins échelonnés dans le torrent, il n'eût appliqué à aucun d'eux le nom de *Limni*. M. Renan lui-même reconnaît que le mot *Lac* ne doit pas être pris ici dans son acception usuelle. Ce ne sont que des plates-formes de dalles ou de cailloux encaissés par les flancs du ravin, adossés chacun à une muraille de deux ou trois mètres et ouverts en avant pour laisser tomber l'eau sur la plate-forme suivante.

La plus grande d'entre elles n'a pas plus de deux à cinq mètres en longueur et en largeur. Ce ne sont ni des lacs, ni des bassins, ni mêmes de simples réservoirs. M. Renan suppose bien qu'on a pu y construire des rebords en avant pour former de ces plates-formes des réservoirs, mais c'est une supposition toute gratuite. Il n'y a là aucun lieu propice pour y concevoir un lac, un bassin si petit qu'il soit, qui puisse recevoir des foules sur ses bords et pouvant jouer le rôle assigné à la *Limni*.

On n'y voit pas autre chose qu'un ravin abrupt, profondément encaissé, presque inaccessible par ses flancs, où l'eau est partout à l'état de torrent. Zosime dit « c'est un certain lac qui a été fait par l'art ». M. Renan dit de son côté : « L'aspect rond et régulier de ces bassins a frappé tous les voyageurs : Seetzen, Richter, Robinson les regardent comme artificiels ».

Or, ils s'y sont tous trompés aussi bien que le voyageur qui, selon toute probabilité, a informé Zosime et tout observateur qui n'y apportera pas une attention suffisante s'y trompera forcément. La muraille, le long de laquelle tombe chacune de ces cascades, est formée de pierres taillées et

disposées en assises d'une remarquable régularité. En apparence c'est une construction de main d'homme; mais si l'on y regarde attentivement et de tout près, on reconnaît à ne pas s'y tromper que c'est là une stratification parfaitement naturelle. C'est la même stratification qui se prolonge en remontant, toujours belle et régulière, et qui forme au-dessus de la grotte l'immense muraille dont j'ai parlé.

Il ne faut donc pas prendre à la lettre le récit de Zosime. Il est tombé dans la confusion faute d'une exacte connaissance des lieux; et nous devons nous ranger à l'opinion des savants qui, d'après M. Renan, ont identifié la Limni avec le lac de Yamouny. Là en effet, et là seulement dans les alentours d'Afka, est un beau lac, une véritable *Limni*, au bord de laquelle des foules de pèlerins pouvaient se réunir pour voir tomber le feu du ciel et dont les eaux avaient de merveilleuses vertus, qui vont faire l'objet des chapitres suivants.

#### IX. — *Les oracles d'Adonis.*

La connaissance de l'avenir et la toute puissance sur les choses humaines étant le privilège de la Divinité, les anciens croyaient pouvoir la fléchir et lui arracher les secrets de l'avenir par des vœux, des offrandes, des sacrifices; et de là ces lieux, plus ou moins célèbres, où les dieux du paganisme rendaient des oracles: Delphes, Délos, Cumes, Ammon, etc., ont eu une renommée que nous ont transmise les poètes et les écrivains de l'antiquité. Les oracles d'Adonis n'étaient probablement pas parmi les moins fréquentés. Mais ils n'ont pas eu d'historiens.

C'est à Yamouny que se rendaient les oracles. Là il n'y avait ni sybille, ni prêtresse inspirée. On y venait consulter le dieu ou la déesse, car il semble qu'ils aient été le plus souvent inséparables dans les temples consacrés à l'un ou à l'autre;



et à Yamouny, ils se communiquaient à leurs adorateurs par la vertu des eaux sacrées du lac. Voici ce qu'en dit Zosime : « Tous les dons d'or, d'argent ou d'étoffes précieuses qu'on « apportait en offrande à la déesse, étaient jetés à l'eau. S'ils « étaient agréables ils tombaient au fond. Au contraire ils « surnageaient s'ils n'étaient pas agréés; et il ne s'agissait « pas seulement des étoffes, mais même de pesants objets « métalliques qui, par leur nature même, doivent toujours « tomber au fond ». (Ritter. *Erkunde Syrien* — 304).

Le même historien rapporte ensuite que les Palmyréens, au temps de la guerre de Zénobie avec les Romains, vinrent avant les premières hostilités, consulter *Vénus aphacite*, qu'ils regardaient comme leur protectrice spéciale. Tous leurs objets, offerts à la déesse, tombèrent en un instant au fond de l'eau; et ils reconnurent par là qu'elle les protégeait et que leur guerre serait heureuse, ce qui eut lieu; mais l'année suivante, ils revinrent consulter leur protectrice et leurs offrandes restèrent flottantes à la surface de l'eau, d'où ils conclurent que *Vénus* les abandonnait. Et en effet, c'est cette année là même que Zénobie fut vaincue et prise par Aurélien.

Que dire de ces prodiges qui se manifestaient à Yamouny, lors des consultations? Que pouvait bien être ce globe de feu qui descendait du ciel et se précipitait dans le lac au dire de Zosime et de Sazoméne? il ne me suggère aucune explication plausible. Ritter cite le fait sans l'expliquer et il faut admettre avec M. Renan qu'il y avait là quelque supercherie des prêtres. Mais il semble difficile d'en dire autant de la flottaison des objets pesants à la surface de l'eau. Ritter, en présence des témoignages si positifs qu'il recueille, ne peut nier le fait purement et simplement. Le sage Sénèque lui-même lui ôte cette ressource; car il dit dans une de ses œuvres: « Il y a « encore en Syrie un lac dans lequel les briques surnagent et « ne peuvent aller au fond quand on les y jette, bien qu'elles

« soient pesantes ». Et Sénèque, cherchant à expliquer ce phénomène, ne peut y voir une simple superstition populaire. Il doit y avoir, dit-il, un fait réel, exploité par l'habileté des prêtres. Ritter partage son avis et pense que les eaux neigeuses du Scïmoun ont peut-être quelques propriétés qui produisent ce phénomène de flottaison. Cette explication n'est pas admissible et voici celle qui m'a été suggérée par mon étude des lieux :

J'ai dit précédemment qu'à partir de l'équinoxe du printemps, une énorme masse d'eau s'échappe du fond de la caverne de Yamouny, dont le sol intérieur forme un talus fortement incliné.

Cette eau monte du fond à l'orifice en une colonne qui occupe toute la largeur de la grotte. De sorte qu'il y a sur ce talus une puissante gerbe d'eau qui s'écoule de bas en haut avec une force ascensionnelle considérable, à n'en juger que par le colossal débit de cette source. Rien ne s'oppose à admettre que des objets, même très pesants, jetés dans le fleuve remontent, se maintiennent en haut de la gerbe, à la façon des corps pesants qui se tiennent en équilibre sur un jet d'eau. C'est d'autant plus admissible que la force de l'eau fait remonter les cailloux sur le talus intérieur de la grotte. Les corps retenus ainsi par l'eau montante pouvaient, ou tomber tout de suite au fond du gouffre, ou flotter plus ou moins longtemps à la surface, pour être rejetés au dehors dans le torrent qui va au lac. Cela pouvait dépendre, soit de la force ascensionnelle du moment, soit de la manière de jeter les objets, et l'on peut croire qu'à cet égard les prêtres avaient une pratique qui les rendait assez facilement maîtres de la volonté du dieu.

Il devait y avoir à l'orifice de la caverne, vers les angles, des plates-formes où les consultants pouvaient se tenir pour lancer ou faire lancer leurs offrandes dans l'eau. Malheureu-

sement, il est devenu difficile de juger de l'antique disposition des lieux, maintenant surtout que depuis peu d'années, des spéculateurs de Damas ont barré l'ouverture de la grotte par une forte maçonnerie, afin de conduire les eaux hors du lac à l'aide d'un aqueduc pour arroser les terres arides du village et de tout le pays environnant.

Les circonstances ne m'ont jamais permis de visiter Yamouny au temps propice pour vérifier *de visu* si ce phénomène de flottaison subsiste encore malgré les modifications survenues à l'orifice. Je crois cependant avoir mis le doigt sur ce *fait réel* soupçonné par Sénèque, comme ayant dû être *exploité par l'habileté des prêtres d'Adonis*.

#### X. — *Le sang d'Adonis.*

Après la mort tragique du jeune héros Giblité sur les flancs élevés de la vallée, les eaux du fleuve furent teintes de son sang; et après son apothéose, pour perpétuer le souvenir de cette mort, le dieu communiqua aux eaux sacrées du fleuve la vertu surnaturelle de se changer chaque année en sang, ou au moins de se teindre de sang. C'est ce prodige, sans contredit, qui fit la grande renommée de ce fleuve dans l'ancien monde païen, et l'on peut supposer qu'il contribua, pour une grande part à l'immense vogue du culte d'Adonis, aussi bien que le mystère de ses sources et les vertus merveilleuses de ses eaux. Tout semblait se réunir, de la sorte, pour donner à ces eaux un caractère étrange et surnaturel, qui subjuguait même les esprits les plus rétifs à l'esprit du divin, nous en verrons tout à l'heure un exemple remarquable.

Le miracle du sang se renouvelait une fois l'an à certaine époque fixe, et en annonçant la mort du dieu, il plongeait les familles dans le deuil. Alors commençaient les *Adonies*, c'est-à-dire les cérémonies des lamentations funèbres qui

semblent avoir été beaucoup plus importantes dans le culte adonique que les fêtes célébrées à l'occasion de sa renaissance. Les Adonies étaient lugubres partout, mais plus en Syrie qu'ailleurs. Ritter raconte, d'après Ammien Marcellin, que Julien l'Apostat, préparant la campagne contre les Perses, était venu à Antioche pour y réunir son armée. Il s'y trouva prêt à partir juste au moment des Adonies; et ses soldats furent tellement impressionnés par les scènes de désolation, auxquelles ils assistaient de tous côtés, qu'ils en conçurent les plus sombres pressentiments. Peu de temps après, en effet, leur jeune souverain allait trouver une mort tragique sur les bords du Tigre.

Cette croyance à la transformation régulière et périodique des eaux du fleuve en sang du dieu, était un article de foi essentiel du symbole Adonique. Il était imposé à la croyance par un fait matériel qui a eu pour témoins oculaires des multitudes innombrables pendant vingt ou vingt-cinq siècles. Personne n'a jamais pu songer à nier ce fait; mais les esprits curieux ont dû songer à l'expliquer surtout au temps de la foi adonique, alors qu'il excitait les imaginations.

De nos jours, cette religion a disparu presque sans laisser de traces dans l'histoire. L'intérêt qu'elle inspire est très vif dans le monde de la science, mais le miracle du sang n'y a suscité qu'une médiocre curiosité, parce que tous les voyageurs, tous les savants spéciaux, tous les simples amateurs, ont été unanimes pour y reconnaître un fait tellement simple, si peu semblable à un miracle, qu'on n'y a attaché aucune importance. Il est reconnu et admis qu'au temps des grandes pluies ou de la fonte des neiges, les eaux du Nahr-Ibrahim se chargent d'un limon ocreux qui leur donne cette teinte rougeâtre tenue pour miraculeuse.

J'ai longtemps partagé cette opinion sur la foi des hommes autorisés qui s'en contentent. Cependant, en voyant et

revoyant ce fleuve à des années d'intervalles et dans les moments propices, je me suis demandé si les peuples de l'antiquité étaient simples et naïfs au point de voir du miracle dans un fait aussi vulgaire. L'excessive facilité de cette explication me mit en garde contre son exactitude ; et en effet, il me paraît aujourd'hui qu'elle ne résiste pas à un examen sérieux et attentif. Au printemps, en effet, le Nahr-Ibrahim, comme tous les torrents de la montagne, roule des eaux jaunes et limoneuses, plus ou moins foncées, selon l'abondance des pluies. Si l'hiver a été sec et doux, la teinte rougeâtre ne se produit pas, et cependant le miracle avait lieu chaque année. Il semble donc bien étrange que les anciens aient pu voir là un fait miraculeux. Et il ne s'agit pas seulement des grossiers et crédules paysans de ces montagnes, il s'agit aussi des gens les plus éclairés de l'époque qui partagèrent la foi populaire. Ainsi, on peut citer Lucien, l'incrédule Lucien, qui a vu de ses yeux ; et ce qu'il a vu, l'a frappé comme ayant un caractère surnaturel. Ce n'est pas à coup sûr le vulgaire spectacle des eaux limoneuses du fleuve qui l'a ainsi frappé.

Voici ce que dit Lucien : « On voit encore une autre  
 « merveille dans le territoire de Byblos : c'est un fleuve qui  
 « descend du Mont-Liban et va se jeter à la mer. On lui a  
 « donné le nom d'*Adonis*. Chaque année, son eau se change  
 « en sang ; et, après avoir perdu sa couleur naturelle, il se  
 « répand dans la mer, dont il rougit une partie considérable,  
 « ce qui indique aux habitants de Byblos le moment de  
 « prendre le deuil. Or, on dit que, dans ces mêmes jours,  
 « Adonis est blessé sur le Liban, que son sang change la  
 « couleur de l'eau, et que de là vient le surnom du fleuve.  
 « Voilà la tradition. Mais un habitant de Byblos qui m'a  
 « paru dire vrai, m'a donné une autre raison de ce phéno-  
 « mène. Voici ce qu'il m'a dit : Le fleuve Adonis, ô étranger,  
 « traverse le Liban. Le Liban est composé d'une terre extrê-

« mement rouge. Des vents violents qui s'élèvent à jour fixe, « transportent dans le fleuve cette terre chargée de vermillon « et c'est elle qui donne à l'eau la couleur du sang. Ce n'est « donc pas le sang qui est, comme on l'a dit, la cause de ce « phénomène, c'est la nature du terrain ». — « Telle est « l'explication de l'habitant de Byblos. Si elle est véritable, « le retour périodique de ce vent ne me paraît pas moins une « intervention divine ». (Déesse Syrienne).

On voit par ce passage que c'est la couleur de l'eau qui frappe les habitants. Elle n'a pas la couleur jaune ocreux de tous les torrents d'hiver, mais la couleur du *sang*. L'intervention du vent violent et du vermillon (il n'y en a pas du tout dans les terrains du Liban), indique assez que le phénomène n'était pas dû aux débordements annuels du printemps. Et en effet, la solennité des Adonies s'appelait aussi la fête du *Tammouz* — parcequ'elle avait lieu à l'époque du *Tammouz*, qui correspond à notre mois de juillet, c'est-à-dire du 21 juin au 21 juillet. Or, à cette époque de l'année, les pluies ont cessé en Syrie depuis plus de deux mois. Il n'y a donc plus à les faire intervenir pour entraîner le vermillon ou l'ocre du Liban. Voilà pourquoi l'habitant de Byblos suppose des vents violents qui s'élèvent à jour fixe, et Lucien, le *Voltaire du Paganisme*, stupéfait de l'étrange phénomène ne peut se soustraire à la conviction qu'il y a là une intervention divine.

Après cela, que penser de notre explication moderne ? En juillet, les torrents sont à sec, ou réduits à leur minimum de débit. Notre fleuve sacré n'est plus lui-même qu'un médiocre ruisseau d'une parfaite limpidité. Et c'est précisément à ce moment là que meurt Adonis et qu'il rougit l'eau de son sang.

Le père Bourquenoud et avec lui divers auteurs croient pouvoir retarder jusqu'à l'équinoxe d'automne la célébration

des Adonies. Alors, dit-il, il y a des vents et des orages qui rougissent les eaux du fleuve. Mais il fait en cela une trop grande concession à l'exégèse allemande, qui voit essentiellement dans la religion d'Adonis un symbole des mouvements du soleil et de la vicissitude des saisons. Outre que dans ce système nous n'avons plus en leur temps les fêtes de *Tammouz* ou juillet, il nous est impossible de compter sur le miracle annuel du sang d'Adonis. Il y a bien, il est vrai, en Syrie à peu près chaque année, en septembre, ce que les marins appellent le coup de vent de l'Equinoxe. Mais les pluies ne tombent pas assez pour entraîner le limon et donner aux eaux la couleur rougeâtre, ce qui d'ailleurs ne serait pas plus merveilleux que le même phénomène au printemps. Il ne faut donc pas, pour le besoin du symbolisme, placer en septembre la célébration des Adonies. C'est en juillet que le dieu meurt et c'est alors que l'eau de son fleuve *se change en sang*, pour parler comme Lucien, qu'il rougit les eaux de la mer ; et pour les gens de Byblos c'est le signal du deuil, et qu'on le note bien, ce signal est donné *à jour fixe*. Il est donc bien évident que ce phénomène n'a rien de commun avec le limon des eaux. Il n'est pas moins évident que le fait matériel, en lui-même, ne peut être révoqué en doute ; et comme nous ne pouvons partager l'opinion de Lucien sur une *intervention divine* chaque année à jour fixe, nous nous trouvons donc tout simplement en présence d'un fait inexplicable sur lequel l'histoire ne nous fournit pas de documents positifs. Voici cependant un point essentiel qui peut être établi avec une complète certitude.

Le sang d'Adonis a rougi chaque année, en plein juillet, les eaux de son fleuve, tout aussi longtemps qu'a duré son culte au Mont-Liban, c'est-à-dire pendant plus de vingt siècles. Depuis que son culte a disparu, les eaux ont cessé de rougir et aussi de rendre des oracles. Le Nahr-Ibrahim



est redevenu ce que sont tous les torrents du Liban. Que conclure de là ?

C'est que le phénomène n'était pas dans la nature. Il n'a pu être qu'un effet de la main de l'homme. Les eaux étaient artificiellement rougies.

Cette conséquence s'impose invinciblement à notre conviction.

Mais en quel lieu ? par quels moyens colorait-on les eaux ? Nous l'ignorons, nous ne pouvons faire sur cette double question que des conjectures plus ou moins plausibles. Voici celles que m'a suggérées l'étude des lieux.

On ne peut guère admettre que les eaux aient été colorées à Afka ou plus bas en se rapprochant de la mer. L'opération n'eût pu rester ignorée des multitudes qui venaient adorer la déesse. Elle eût été connue des habitants de Byblos, ville toute voisine et en rapports continuels avec Afka et tout le cours de la vallée. Le Giblyte de Lucien n'eût eu garde d'évoquer le vent violent qui vient à point nommé précipiter dans le fleuve le vermillon du Liban.

Il y a beaucoup plus d'apparence que c'est à Yamouny que se pratiquait la teinture du fleuve. Et il n'est pas nécessaire de supposer de la supercherie dans cette pratique. Au moment où la source de la grotte cessait de couler, où les dernières eaux du lac allaient rapidement disparaître par le *Baloû*, quoi de plus présumable que les prêtres et les fidèles aient offert à ces eaux sacrées qui venaient de rendre tant de merveilleux oracles, des sacrifices de diverse nature. Il n'y a jamais eu de rite religieux chez les peuples sémitiques sans sacrifices sanglants. Les Hébreux, les Phéniciens, les Chananéens, les Arabes ont tous connu cette pratique. De nos jours encore, c'est par centaines de mille que les Musulmans égorgent les moutons sur le mont *Arafat* au temps de leur pèlerinage. Les Syriens ne devaient pas faire exception. On



peut, sans forcer les vraisemblances, admettre que de grands sacrifices avaient lieu sur les bords du *Lac Sacré*, lorsque la retraite des eaux annonçait la mort du dieu.

Qui sait aussi si l'on n'offrait pas à ce dieu expirant des libations de pourpre? Nous sommes ici en plein pays de la pourpre, et l'on peut croire que cette substance précieuse faisait partie des dons offerts par les fidèles pendant les oracles. La coloration des eaux de Yamouny par la pourpre, ou par le sang des victimes, on peut-être par les deux, était donc de la sorte un pur et simple effet de la ferveur et de l'affliction des fidèles, en voyant pour ainsi dire expirer, avec ces eaux fatidiques, l'esprit de leur dieu, et il n'y a aucune difficulté à croire que, en raison du profond et saisissant mystère des eaux d'Afka et de Yamouny, les prêtres aussi bien que les foules aient cru au miracle en voyant tout-à-coup les eaux d'Afka transformées en cataractes de sang. Sans doute les prêtres ont pu y reconnaître les eaux rougies de Yamouny. Mais toutes les imaginations ont dû être subjuguées par la grandeur et la majesté du phénomène naturel; et c'est là surtout ce qui a dû faire pendant tant de siècles le succès invariable du miracle d'Adonis.

Tout cela n'est que de la conjecture, comme je l'ai dit. Mais en attendant des preuves positives, je crois qu'il y a moins de chance d'erreur à se ranger à cette opinion, qu'à voir le sang d'Adonis dans le limon des eaux.

Les fêtes de la réjouissance avaient lieu, selon toute probabilité, au moment de la renaissance des eaux à la grotte de Yamouny, c'est-à-dire vers le 21 mars. De sorte qu'il y avait les fêtes de l'*Equinoxe* et celles du *Solstice*, ou de *Tammouz*. De là vient sans doute que certains auteurs ont placé les Adonies à la première époque, et d'autres à la seconde. Et il est possible que, selon les temps et les lieux, les deux fêtes aient été fondues en une seule, à l'une ou l'autre

époque. C'est ainsi qu'à Athènes, les Adonies se célébraient à l'*Equinoxe* du printemps, et par Adonies, il faut toujours entendre les solennités funèbres.

### XI. — *Fin de l'Adonisme.*

Je n'ai pas la prétention d'avoir, dans cette courte étude, fait connaître à fond la religion d'Adonis. Mais je crois avoir ouvert une voie nouvelle aux hommes d'étude qui voudraient approfondir ce grand et curieux sujet. Cette religion n'a pas vécu moins de 2,500 ans, il n'y en a peut-être pas de plus ancienne.

Les Égyptiens eux-mêmes, qui passent pour être le plus ancien des peuples policés, ont emprunté leurs dieux aux Gíblites, et les ont nommés *Osiris* et *Isis*. Il est probable que cette religion adonique, comme toutes celles qui se formaient à mesure que les familles se séparaient et se subdivisaient, a possédé, au moins dans ses préceptes, une certaine pureté primitive qu'elle tenait de la religion des premiers hommes. Mais il est plus probable encore que cette pureté relative et hypothétique n'a pu être de longue durée. Le culte adonique ne portait pas en soi ses éléments de conservation, pas plus que les nombreux cultes de l'antiquité qui étaient en rupture avec la tradition originelle.

Dès la plus haute antiquité, les Gíblites, comme tous leurs voisins syriens et chananéens, durent tomber dans ces excès de corruption sociale qui ont rendu ces excès fameux et proverbiaux dès le temps d'Abraham. On peut en croire sur ce point les accents indignés du prophète Ezéchiel.

Cependant nous n'avons aucun indice qui puisse nous fournir une juste idée de l'état des mœurs au Liban dans ces temps reculés.

Ce qui n'est que trop certain, c'est l'effroyable dissolution qui y régnait dans les derniers temps du culte adonique. Le

mal avait pris de telles proportions, non seulement là, mais partout où *l'on pleurait Adonis*, qu'au IV<sup>me</sup> siècle de notre ère, on regarda comme une nécessité impérieuse de détruire cette vieille religion dans son berceau.

Les temples de Byblos, d'Afka, de Yamouny furent détruits de fond en comble comme d'infâmes repaires du vice qui pourrissaient le corps même de l'empire. La population de ces lieux fut arrachée de son sol et déportée ailleurs comme une engeance dégradée et incurable, qu'il fallut remplacer par une race neuve et saine.

La même exécution eût lieu à Baalbeck pour les mêmes raisons, et probablement ailleurs. C'est l'empereur Constantin qui se fit l'exécuteur de cette haute œuvre de purification sociale.

Les écrivains de l'école rationaliste n'admettent pas volontiers que le mal ait jamais été porté au point d'exiger un pareil remède.

Ils pensent que ce sont les Pères et les écrivains de l'Eglise, qui, par haine du paganisme ont exagéré la dépravation des mœurs adoniques, pour obliger l'empereur, nouvellement chrétien, à détruire cette religion. Cependant les auteurs païens ne sont pas moins explicites sur ces mœurs que les Pères de l'Eglise. Il y a cette différence entre eux, que ceux-ci tonnent avec véhémence contre ces abominations, tandis que les païens en parlent froidement, comme d'une chose indifférente et normale. Voici par exemple un bref renseignement donné, comme en passant, par Lucien, parlant de la célébration des Adonies à Byblos :

« . . . . En outre, ils (les Bybliens) se rasant la tête, « comme les Égyptiens à la mort du bœuf Apis. Les fem-  
« mes qui ne veulent pas sacrifier leur chevelure, paient  
« une amende qui consiste à prostituer leurs charmes pen-  
« dant une journée. Les étrangers seuls, du reste, ont droit

« à leurs faveurs ; et le prix du sacrifice est offert à Vé-  
« nus ». (Déesse syrienne).

Lucien est un étranger de passage à Byblos, nouvellement initié aux mystères de la déesse. Il raconte ailleurs, qu'il a encore sa chevelure d'enfant consacré par sa mère dans le temple d'Hiéropolis, sur l'Euphrate. Il est donc, quoique mécréant, de la famille, du giron. Tout ce qui se passe autour de lui à Byblos, à Afka, lui est familier. Il n'y voit partout qu'un état de nature. Mais pour nous qui, grâce à Dieu, vivons dans d'autres conditions, pouvons-nous par l'imagination nous faire une idée même approximative de ce que pouvait être une société où la prostitution était imposée aux femmes comme une pénalité légale ? Saisit-on toutes les profondeurs d'iniquité et de dégradation que nous révèlent ces quelques paroles de Lucien, écrites à coup sûr dans toute la sincérité de son âme ?

Combien d'autres témoignages semblables ne trouve-t-on pas dans les seuls auteurs païens ? C'est donc à tort qu'on cherche à atténuer cette prodigieuse décomposition morale et qu'on reproche aux Pères et à Constantin des rigueurs qui ne sont que trop justifiées.

Il s'écoula encore un siècle et davantage depuis cette exécution avant que le culte maudit ait entièrement disparu du Mont-Liban.

Le païen Zosime, qui écrit au cinquième siècle, dit que encore de son temps, on voyait tomber le feu du ciel dans les eaux de la *Limni*. Mais peu à peu le christianisme fit son œuvre au Liban et il n'y resta plus trace de l'Adonisme.

Cependant, plusieurs auteurs modernes ont prétendu que le vieux culte n'y est pas éteint entièrement, qu'il s'y conserve en partie, non seulement dans les pratiques religieuses du peuple, mais même dans ses mœurs. Sur ce dernier point l'erreur est complète.

Le district de *Djebel*, où se trouve Afka, n'a rien qui le distingue sous ce rapport du reste du Liban. M. Renan qui a habité ce district pendant longtemps, n'y a rien vu, rien signalé des antiques mœurs adoniques. Mais il a vu au temple même d'Afka des pratiques religieuses qu'il attribue à l'ancien culte.

Voici ce qu'il dit : « . . . . Le village Motouali d'Afka « est misérable et n'a absorbé qu'une très petite partie des « matériaux anciens. Des sources sacrées qui sortent des « assises du temple, sont encore tous les jours entourées « d'offrandes. Un arbuste qui ombrage une de ces sources, « avait ses branches chargées de linge le jour où j'y passai ». (Mission. 277).

Ce qu'a vu là M. Renan se rattache, en effet, à un très curieux souvenir du culte adonique. Mais son interprétation est en défaut. Les sources sacrées ne sont pour rien dans ce souvenir. Aux yeux des gens d'Afka, ce sont des eaux comme toutes les eaux possibles. Il ne leur est fait aucune offrande. Il n'y a plus d'eaux sacrées pour personne; quant à l'arbuste chargé de linges qu'a observé M. Renan, il existe en effet. C'est un *Styrax*, mêlé à d'autres arbustes, faisant un fouillis de verdure contre le mur du temple qui fait face à la grotte.

Ce mur est la seule partie de l'édifice qui soit encore debout.

Quelques figuiers sortent des interstices qui séparent les assises.

Les loques attachées aux branches de l'arbuste sont des *ex-voto*, dont l'usage est universel sous cette forme, dans tous les pays musulmans. Rien de plus fréquent que de voir, dans les cimetières, sur des tombes vénérées du peuple, des arbustes aux branches chargées de loques. Ceux qui les attachent sont ordinairement des malades et plus souvent, des mères qui apportent là leurs petits et demandent pour eux la

santé au saint de l'endroit. Elles lui font un vœu préalablement de venir lui brûler une lampe d'huile, ou quelques grains d'encens, et quelquefois, de lui offrir une monnaie de quelques centimes. Elles attachent ensuite une loque à l'arbuste présent, en témoignage du vœu accompli. Voilà ce que signifient toujours et partout chez les musulmans les loques qu'à vues M. Renan. Maintenant quel est le saint invoqué dans ce lieu? Là est le vrai souvenir qui lui a échappé. Les gens d'Afka nous apprennent que le saint à qui s'adressent ces offrandes est *Saïede-t-Zahra* ce qui veut dire en arabe: *Notre-Dame Vénus*.

Au-dessus de l'arbuste chargé de loques, on voit dans la muraille une ouverture demi-circulaire, ayant tout au plus un mètre de hauteur, qui forme l'aboutissement extérieur d'un petit souterrain voûté. C'est là, disent-ils, qu'est *Saïede-t-Zahra*. Dans l'entablement qui encadre cette voûte au dehors, on voit des figures en bossage qui ont peut-être été des têtes d'animaux, mais qui n'ont plus de forme reconnaissable. On y peut grimper, non sans peine, à l'aide des anfractuosités du mur et des arbustes qui y ont leurs racines. A l'entrée de ce souterrain se trouvent quelques vieux tessons de poterie, ou les postulants brûlent leur lampe d'huile ou leur encens à Vénus. Ils y déposent aussi quelquefois leur petite pièce qui ne reste pas longtemps, on peut le croire, abandonnée dans cette solitude. On ne peut marcher qu'accroupi dans cet étroit souterrain. Je m'y suis avancé jusqu'à ce que l'obscurité m'ait arrêté. Il doit être obstrué à peu de distance et, de toute façon, il ne devait pas être bien long, à en juger par la disposition de la ruine. Il conduisait probablement au sanctuaire de la déesse et devait avoir un rôle important dans les cérémonies adoniques.

Quoiqu'il en soit, comme c'est la seule partie du temple qui ait échappé à la démolition, on peut présumer que long-

temps encore, les tenants de l'Adonisme sont venus là pour adorer leur divinité et pleurer leur culte détruit, comme on voit encore de nos jours les Juifs de Jérusalem pleurer le long d'un mur conservé de l'ancien temple. Puis, cette ferveur s'éteignit. Elle reçut, sans doute, son coup de grâce au temps de la conquête arabe.

Vénus, Adonis tombèrent dans l'oubli le plus complet. Leur nom même perdit toute signification dans le langage des Syriens.

Mais les habitudes de vénération, contractées sur ce dernier débris d'un temple fameux, ne se perdirent pas complètement.

Il en est resté ce que nous voyons, c'est-à-dire un nom qui est celui de l'ancienne divinité du lieu; et des hommages qui ne sauraient plus s'adresser à cette divinité abstraite et ignorée.

En tout cas, ces hommages sont peu fréquents et ne sont guère rendus que par les Motoualis des villages environnants. On m'a assuré cependant que des chrétiens viennent aussi apporter leurs enfants malades à *Notre-Dame Vénus*. Je le crois, mais ce qui est certain, c'est qu'ils ont perdu toute notion de l'antique déesse. Comme pour les musulmans, leur ignorance est profonde sur ce point. Ils ne connaissent les uns et les autres qu'une seule *Notre-Dame*, c'est celle des chrétiens, et c'est à elle que s'adressent leurs vœux.

Enfin, quoi qu'on puisse dire encore sur ce sujet, ce serait abuser des mots et du droit d'interprétation que de voir dans ce souvenir d'une antique invocation, un fait d'adoration *adonique* ou de culte à la *déesse Vénus*. La vérité est que l'*Adonisme* n'existe plus nulle part au Liban. Il n'en reste pas trace dans les croyances, ni dans les mœurs locales. Ce fut une religion étrange, comme le dit avec raison M. Renan. Reconnaissons avec lui et avec tous les écrivains de

son école, qu'elle ne fut pas sans grandeur; sa durée le prouve.

Mais ils y trouvent des sujets d'admiration qui ont le grave défaut de n'être pas suffisamment dégagés des obscurités de l'histoire. C'est admirer l'inconnu ou le connu qu'on y a mis soi-même.

Pour en juger sûrement, il faut attendre des lumières qui ne sont pas faites et que tout homme d'étude, ami de la science et de la vérité, doit appeler de tous ses vœux.



# LE TOMBEAU DE CLÉOPATRE

PAR

**ALEX. MAX. DE ZOGHEB**

MEMBRE CORRESPONDANT DE «L'INSTITUT ÉGYPTIEN»

---

L'importance de l'ancienne Alexandrie est affirmée par tous les auteurs avec un ensemble et dans des termes qui ne laissent pas la moindre place au doute, qui ne permettent aucune équivoque(1). Son rôle a été si considérable que pour répéter l'heureuse expression de Renan «*elle demeure un fait immense dans l'histoire de l'humanité*». Fiers du passé de leur ville, les Alexandrins sont dès lors tentés d'attribuer à tous ses vestiges un intérêt historique excessif, et, c'est pourquoi tous les sarcophages que découvrent presque tous les ans sur divers points leurs modernes archéologues, sont supposés aussitôt avoir contenu les restes d'Alexandre le Grand ou de ses successeurs.

Il ne suffit pas que les monuments en question représentent quelque attribut plus ou moins défini de la royauté, pour en déduire immédiatement que ce sont ceux du héros macédonien ou de la plus célèbre reine d'Égypte. De pareilles assertions, pour être soutenues avec quelque chance de succès, doivent s'appuyer, à défaut de preuves certaines, sur une quantité telle de probabilités que la conviction puisse se faire facilement dans l'esprit du public.

Si j'entreprends de traiter aujourd'hui une question archéologique aussi importante que celle de préciser l'endroit où a été ensevelie Cléopâtre ; c'est qu'il est nécessaire que les habitants d'Alexandrie soient éclairés sur cet intéressant sujet ; ne serait-ce que pour leur éviter le ridicule de voir partout le tombeau de cette princesse. Il ne me sera pas

---

(1) «E raro che il nome di quella città si presenti in un autore Greco o Latino, pagano o cristiano, senza l'aggiunta di qualche epiteto ammirativo». Giac. Lumbroso, *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, pag. 96.

difficile de prouver que son corps a échappé jusqu'à ce jour à toutes les investigations; mais ma tâche deviendra plus ardue lorsque je m'efforcerai de résoudre définitivement le problème de sa sépulture; car, contrairement à ce qui est arrivé pour d'autres études, je n'aurai pas beaucoup d'auteurs à citer.

Toutefois, il me paraît utile de faire précéder cette thèse d'un court préambule historique.

Cléopâtre (1) avait de grands yeux, un nez aquilin et le menton légèrement accusé. D'après Plutarque, Appien d'Alexandrie et Dion Cassius, elle exerçait auprès de tous ceux qui l'approchaient une fascination due beaucoup plus à ses qualités intellectuelles et au charme incomparable qui se dégageait de sa personne, qu'à la beauté qu'on s'est plu généralement à lui attribuer (2). Jules César et Marc Antoine furent donc captivés autant par l'esprit élevé que par la grâce suprême de cette reine; car, ce n'est évidemment pas, quoi qu'en ait dit Pascal, la forme seule de son nez qui aurait pu suffire à changer la face du monde.

C'est encore une erreur de croire, comme le dit M. Feuardent (3), qu'elle fut aussi célèbre par ses crimes que par sa galanterie. En fait d'amants on lui attribue, il est vrai, Cnéus Pompée, Jules César, Delliüs, le roi Hérode et Marc Antoine, mais il n'est pas prouvé que tous les cinq obtinrent réellement ses faveurs (4). Il est aussi à remarquer que ce furent les

---

(1) Elle était fille de Ptolémée XIII, dit Aulète, le joueur de flûte; et portait le surnom de Philopator.

(2) « Sa beauté n'était pas si incomparable qu'elle ravit d'étonnement et d'admiration: mais son commerce avait un attrait auquel il était impossible de résister: les agréments de sa figure soutenus des charmes de sa conversation et de toutes les grâces qui peuvent relever un heureux naturel laissaient dans l'âme un aiguillon qui pénétrait jusqu'au vif. »

Plutarque, *Vie d'Antoine* XXVIII.

« Elle parlait avec une voix mélodieuse d'une douceur infinie. »

Plutarque, *Vie d'Antoine* XV. *Dion Cassius* XLII, 34.

(3) *Égypte ancienne. Numismatique*, Tom 1 page 121.

(4) « L'eunuque Pothin, gouverneur de Ptolémée Dicysius, accusait Cléo-

seuls hommes dont elle ait cru devoir se servir pour faciliter ses desseins ambitieux.

Devenu misanthrope après la perte de la bataille d'Actium qui lui avait révélé le peu de confiance qu'il pouvait avoir en sa maîtresse, Antoine de retour en Égypte, souhaitait d'y finir ses jours dans la solitude, mais il comptait sans le futur empereur qui vint à Alexandrie même lui infliger une seconde défaite.

A son entrée dans la ville, Octave se rendit au Gymnase où on lui avait préparé une estrade d'honneur. Les Alexandrins s'étant agenouillés en signe de repentir, il leur ordonna de se relever et leur dit :

*« Je pardonne au peuple d'Alexandrie toutes les fautes dont il s'est rendu coupable; premièrement par respect pour Alexandre son fondateur; en second lieu par admiration pour la grandeur et la beauté de la ville; troisièmement pour faire plaisir au philosophe Arcus (1) mon ami » (2).*

---

pâtre de vouloir régner seule, dût-elle faire appel à l'intervention armée des Romains. Elle avait, *disait-il*, arrêté ce plan avec le fils aîné de Pompée qui *de passage à Alexandrie en 49*, y était devenu son amant. »

Henri Houssaye, *Aspasie, Cléopâtre, Théodora*, p. 65.

Nous croyons inutile de démontrer l'intérêt qu'avait Pothin à calomnier la reine. Nous doutons aussi de la bonne fortune de Dellius car « en admettant que la tradition qu'il avait été l'amant de Cléopâtre existât à Rome au temps de Sénèque, *cette tradition c'était Dellius lui-même qui l'avait fait naître*. Or Dellius abandonna Antoine parce qu'il le sentait perdu, mais sous le prétexte de mauvais traitements de Cléopâtre. »

Henri Houssaye, *Aspasie, Cléopâtre, Théodora*. Appendice, page 325.

Quant à Hérode, « *Flavius-Josèphe*. (Hist. Judæor XIV, 25) dit que lorsque ce roi se rendant à Rome (en 39) passa à Alexandrie, Cléopâtre voulut l'y retenir. On en a inféré que l'Égyptienne l'eut pour amant, mais Josèphe ne dit pas cependant qu'elle réussit à retenir Hérode. Il dit au contraire qu'ils s'embarquèrent aussitôt pour l'Italie et au livre XV, 4, il dit encore que *malgré tous les efforts de Cléopâtre pour se faire aimer de lui*, quand elle traversa la Judée, *Hérode ne répondit pas à ses avances*. »

Henri Houssaye, *Aspasie, Cléopâtre, Théodora*. Appendice page 327.

(1) « Quel filosofo Ario che nell'entrata aveva avuto l'onore, dell'infinita moltitudine osservato, di cavalcargli alla destra e di favellare familiarmente con lui (Ottaviano). Giac. Lumbroso, *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, pag. 92.

(2) *Matter*. L'École d'Alexandrie, tome 1<sup>er</sup>, page 251.

Dans la crainte de la colère de son amant qui pouvait le supposer encore coupable de trahison, autant que pour échapper au vainqueur, mais surtout dans le secret espoir de se réserver l'avenir, Cléopâtre, au dire de Plutarque (1), se réfugia avec ses esclaves porteurs de ses bijoux, dans le tombeau qu'elle s'était fait construire près du temple d'Isis et d'où elle envoya propager le bruit de sa mort.

Parmi les édifices religieux de l'ancienne Alexandrie, il y en avait deux qui étaient particulièrement consacrés à Isis, la déesse protectrice de la ville: c'étaient les temples d'Isis Lochias Salvatrix et d'Isis Plousia (2).

Jusqu'en 1872, nous ne connaissions pas encore l'emplacement de ce dernier monument, emplacement que nous pouvons aujourd'hui préciser grâce à un fût de colonne avec inscription trouvé parmi les vestiges d'un temple, dans le prolongement vers la mer de la rue dite du prophète Daniel (3). Cette inscription porte en grec une dédicace à la très-grande déesse Isis de l'Abondance de la part de Tibère-Jules-Alexandre, à l'occasion de sa nomination au poste de commandant de la cohorte première, l'an XXI de l'Empereur Antonin, 158 de l'ère chrétienne.

L'autre édifice élevé en l'honneur d'Isis se trouvait, ainsi qu'il résulte des inscriptions, au cap Lochias; c'est-à-dire, à proximité de la mer, non loin des palais royaux (4).

Quel était, de ces deux temples, celui près duquel s'élevait le monument qu'avait fait construire Cléopâtre et qui, dit aussi Plutarque, « *contenait des tombeaux d'une élévation et d'une magnificence étonnantes* » ? (5)

(1) *Vie d'Antoine* LXXXIV.

(2) *Isis de l'Abondance*.

(3) Ce fût de colonne qui servait de base à une statue, se trouve aujourd'hui au Musée Égyptien du Caire.

(4) Voir *L'ancienne Alexandrie* du Dr Néroutsos bey, page 59.

(5) *Vie d'Antoine*, livre LXXXII.

Le savant docteur Néroutsos bey, dont les opinions font autorité quand il s'agit de la topographie de l'ancienne Alexandrie, n'hésite pas à affirmer qu'il est question, dans cet auteur, d'Isis Lochias et non d'Isis Plousia, parce que l'emplacement du premier de ces temples à proximité du port privé et des palais royaux correspond on ne peut mieux aux descriptions de Plutarque et de Dion Cassius.

Ces historiens ont dit, en effet, qu'on voyait la mer des fenêtres du tombeau, et que ce dernier se trouvait dans le palais même de Cléopâtre.

« *On ne vit pas même de serpent dans sa chambre, mais on disait en avoir aperçu quelques traces près de la mer du côté où donnaient les fenêtres du tombeau* » (1) « *tombeau qu'elle avait fait construire dans le palais même.* » (2).

Comme nous venons de le voir, deux auteurs des plus consciencieux ont attesté l'importance du mausolée de Cléopâtre qui, d'après le compilateur Zénobius, n'aurait été pourtant qu'un autel, une simple sépulture. *Matter*, dans son ouvrage sur *l'École d'Alexandrie* (3), a reproduit, il est vrai, cette assertion, mais il s'est empressé d'ajouter que les inscriptions comme les textes la réduisaient à néant.

Le bruit de la mort de Cléopâtre s'étant répandu en ville, vint à la connaissance d'Antoine qui en éprouva un violent chagrin. Il ne voulut pas plus survivre à sa maîtresse qu'à la perte de ses espérances et préférant le trépas à la captivité c'est à dire au déshonneur, il dit à ses amis qu'il ne lui restait plus qu'à mourir.

C'est ici que se place le récit d'un des plus beaux actes de dévouement dont l'histoire fasse mention, celui de l'esclave Eros que le triumvir avait comblé de ses faveurs, et qui était

(1) Plutarque, *vie d'Antoine*, chapitre XCIV.

(2) Dion Cassius. *Histoire Romaine*, LI, 8.

(3) Page 59.

chargé d'ôter lavie à Antoine si une fatale nécessité obligeait ce dernier à lui demander ce service. Sur l'ordre qui lui fut donné, cet esclave leva donc son épée sur son bienfaiteur, mais l'ayant regardé il changea subitement de résolution et se la plongea dans le sein, voulant mourir plutôt que d'accomplir sa funeste promesse.

« *Brave Eros, s'écria aussitôt! Antoine, puisque tu n'as pas voulu faire ce que je te demandais, tu m'apprends par ton exemple à le faire moi-même* » et en disant ces mots il se perça de son épée (1).

On le transporta mourant auprès de sa maîtresse. Celle-ci « ayant abattu la herse qui fermait le tombeau et qui était fortifiée par de bons leviers et de grosses pièces de bois », dut le faire hisser au moyen de chaînes et de cordes pour le voir peu après expirer sous ses yeux (2).

Il résulte de ce qui précède que le mnéma de Cléopâtre élevé près le cap Lochias (3), c'est à dire dans les environs du village de Chatby et du fort Silsileh, était un vaste et magnifique monument, contenant des chambres pour l'habitation et pourvu en dehors de pièces nécessaires à sa défense.

Nous sommes loin, comme on le voit, des dimensions plus que modestes de ce fameux sarcophage de l'Ibrahimieh (4), qu'on a pompeusement décoré du nom de tombeau de Cléopâtre, bien qu'il ne soit point de l'époque grecque et bien que son emplacement ne coïncide pas du tout avec celui indiqué par les auteurs anciens. Il est en effet d'un travail plutôt médiocre. Ses sculptures représentent quatre adolescents reliés entre eux par des festons au dessus desquels

(1) Plutarque, *Vie d'Antoine*, LXXXIV.

(2) Plutarque, *Vie d'Antoine*, LXXXV.

(3) Aujourd'hui le Pharillon.

(4) Ce quartier en dehors de l'Avenue-Rosette, est situé sur l'emplacement de l'ancien cimetière romain.

sont posées trois têtes de Méduse. Son couvercle de forme angulaire porte à chaque coin une oreillette. Trois côtés sont sculptés, le quatrième est dépourvu de tout ornement (1).

Ce monument n'est pas du reste unique dans son genre ; car, sans compter ceux que possède le Musée Égyptien du Caire et qui sont presque identiques, j'en connais pour ma part plusieurs autres absolument pareils provenant des environs de notre ville. Je ne croyais pas toutefois qu'il en existât ailleurs qu'en Égypte, mais M<sup>r</sup> Jourdan Pietri, conseiller Khédivial à Alexandrie, m'a assuré qu'on en avait trouvé aussi un semblable dans l'intérieur d'une grotte à Cyrène. Il m'a même montré à l'appui de son assertion une gravure de l'ouvrage de M. J. R. Pacho sur la Marmarique et la Cyrénaïque (2). Je n'ai pas été peu étonné de voir effectivement dans cette gravure la reproduction exacte du tombeau que les touristes considèrent naïvement comme ayant contenu les restes de la séduisante maîtresse d'Antoine (3) ; et j'ai pensé immédiatement à ces catacombes qu'on visite le long du littoral d'Alexandrie et qui, se trouvant aujourd'hui submergées, sont toutes pour cette raison qualifiées de bains de Cléopâtre.

Au cours d'un travail paru dans la *Revue Archéologique* (4), l'illustre D<sup>r</sup> Néroutsos bey, que j'ai déjà eu l'occasion de citer tout à l'heure, fait aussi mention de plusieurs sarcophages pareils découverts à Ramleh et dont aucun ne porte d'inscription.

« *Ils appartiennent sans exception, dit-il, à l'époque romaine du I<sup>er</sup> et du II<sup>me</sup> siècle de notre ère ; mais, ils*

---

(1) J'ai été, lors de sa découverte, délégué par le Musée du Caire pour assister à son ouverture.

(2) Ouvrage édité par Firmin Didot en 1827.

(3) Ce sarcophage a été acheté et transporté en Amérique.

(4) Troisième série, tome XVIII, pages 334-5.

*reproduisent le même type hellénistique de l'époque Macédonienne, ce qu'on est convenu d'appeler type Alexandrin. Il paraît que, outre les Grecs, les sculpteurs romains continuaient aussi à travailler jusqu'à une époque assez tardive sur ce même modèle non pas seulement en Égypte mais encore en dehors de la ville d'Alexandrie, en Italie et à Rome ».*

Je n'engagerais donc pas nos modernes chercheurs de trésors à faire des fouilles dans la ville éternelle, car toutes les fois qu'ils trouveraient un monument semblable à celui de l'Ibrahimieh, c'est-à-dire avec des têtes de Méduse et des guirlandes de fleurs et de fruits, ils seraient tentés de le prendre pour celui de Cléopâtre, comme si cette reine avait eu les traits de la Gorgone.

Nous croyons inutile de nous attarder davantage à démontrer l'inauthenticité de tous les sarcophages qui ont été attribués et qu'on attribuera encore à la dernière des Lagides, parce qu'après les renseignements dignes de foi que nous avons puisés dans les ouvrages d'auteurs sérieux, il ne peut y avoir de doute sur l'emplacement du mausolée de cette princesse. Nous persisterons donc à considérer comme apocryphes toutes les découvertes qui résulteront de fouilles entreprises en dehors du cap Lochias, cet endroit étant le seul où des recherches puissent être faites avec quelque chance de succès.

Il nous reste maintenant à examiner si comme semble le dire Néroutsos bey, Cléopâtre a réellement été ensevelie dans le mausolée qu'elle réservait à sa sépulture.

Je regretterais de ne pas me trouver d'accord sur ce point avec le savant docteur, si telle était bien sa pensée, car je n'hésite pas à répondre négativement à cette question.

Pour arriver à faire partager mon avis, je juge nécessaire de reprendre un instant le cours de l'histoire.



Octave tenait à s'emparer de Cléopâtre, autant pour s'approprier ses trésors que pour la traîner en triomphe à son char ; mais il craignait que par désespoir elle n'attentât à ses jours, et qu'elle ne mit le feu au Mausolion. Aussi ne voulut-il pas employer la force, et c'est par la ruse qu'on réussit à pénétrer dans le tombeau royal dont la garde avait été confiée à Epaphrodite, avec la charge de veiller à la vie de la reine (1).

Une fois prisonnière, celle-ci ne fut pas transférée dans un autre palais, car Plutarque n'aurait pas manqué d'ajouter ce détail à tous ceux que nous lui avons empruntés. Cet historien rapporte aussi que plusieurs rois et plusieurs capitaines demandèrent le corps d'Antoine, mais qu'Octave ne voulut pas en priver Cléopâtre qui l'enterra de ses propres mains avec une magnificence royale (2).

Il est à regretter que, faute de renseignements précis, nous ne puissions invoquer le témoignage catégorique des auteurs anciens pour affirmer d'une façon péremptoire que le corps du héros n'a pas été inhumé près du temple d'Isis Lochias, dans la sépulture qu'avait préparée Cléopâtre. Pourtant *Dion Cassius*, dans son Histoire Romaine (3) dit :

« Ils accordèrent à Cléopâtre quelques jours de délai pour embaumer le corps d'Antoine, puis ils la conduisirent dans sa demeure ».

Ce passage est assez explicite et suffit suivant nous à prouver que Marc Antoine a été enterré hors du Mausolion, car autrement Cléopâtre qui l'avait elle-même enseveli, n'aurait pas eu besoin, 1° de solliciter d'Octave, comme une faveur, l'autorisation de se rendre au tombeau de son amant (4) et

(1) Plutarque, vie d'Antoine, LXXXVII.

(2) Vie d'Antoine, LXXXIX.

(3) Livre LI, voir la trad. de E. Gros, complétée par Buissée, t. 7, ch. XI.

(4) *Plutarque*. Vie d'Antoine XCII.

2° d'être reconduite dans sa demeure où elle était gardée, ainsi que nous venons de le voir, par ordre d'Octave.

Il ne s'ensuit pas toutefois que c'est dans un des cimetières publics de la ville qu'eut lieu l'ensevelissement, puisque le vainqueur avait permis que son rival malheureux fût enterré avec les honneurs royaux (1). Antoine était le beau-frère d'Octave, et nous savons en outre que Cléopâtre organisa cette cérémonie avec le plus grand apparat. Il est donc presque certain que la sépulture eut lieu dans le Soma et près des tombes royales des Ptolémées, comme nous allons d'ailleurs chercher à le démontrer (2).

Les deux monuments funéraires en question n'étaient du reste guère éloignés l'un de l'autre, puisqu'ils faisaient tous deux partie du Bruchium et que ce quartier au dire de Strabon (3) ne formait qu'une suite de palais et de jardins royaux.

Après avoir accompli son devoir envers la dépouille d'Antoine, Cléopâtre dont l'ambition était immense oublia sa douleur pour tâcher de séduire Octave et d'exciter sa compassion.

« Je te prie au nom des dieux, lui dit-elle, de ne pas anéantir cette noble et antique race des Ptolemées qui depuis le grand Alexandre jusqu'à ce jour, a régné sur les Egyptiens avec autant d'éclat que de renommée . . . . . C'est malgré moi qu'Antoine s'est servi de mes armes pour te combattre . . . . je n'ai jamais entretenu la discorde entre vous deux . . . . . je fus toujours dévouée au peuple romain, et je te prie de me pardonner. Si tous ces motifs ne peuvent t'émouvoir, laisse-

---

(1) Plutarque, *Vie d'Antoine*, XCII.

(2) « La Regina si sottomette in apparenza al vincitore; gli domanda ed ottiene il permesso di rendere gli ultimi uffici ad Antonio che con magnifici onori *fa seppellire nella tomba de' Re di Egitto* ».

*Nuovo Atlante Istorico* del Cav. Leonardo Cacciatoriore — *Avvenimenti memorabili*, art. III, pag. 90.

(3) Voir la traduction de Letronne, tome V, pages 351 et suivantes.

toi fléchir par mes prières et guider par ton humanité égale à ta grandeur d'âme et à ta gloire. Souviens-toi qu'il n'est pas moins honorable de pardonner à une reine soumise que de la vaincre. Laisse-toi toucher par mes malheurs et prends pitié d'Alexandrie, cette cité qui te prie elle-même de lui conserver le trône. Le Nil, ce fleuve bienfaisant qui est si fier de couvrir de ses eaux fécondes les terres d'Égypte viendrait aussi, si cela était possible, te conjurer de me conserver mon royaume, mais moi je supplée à leurs prières par mes larmes. Je te conjure donc, au nom des dieux, de me pardonner » (1).

Elle espérait ainsi reconquérir son trône, mais le futur César que la gloire seule préoccupait fut insensible à ses charmes, comme à son éloquence. La déception et la crainte d'être amenée à Rome en guise de trophée, la décidèrent dès lors à se détruire pour échapper à cet opprobre. Cependant, avant d'accomplir cet acte de désespoir, « elle demanda et obtint de César la permission *d'aller faire les effusions funèbres sur le tombeau d'Antoine, et elle s'y fit porter* » (2).

Ceci établit encore que la dépouille de ce dernier ne se trouvait pas dans le Mausolion; aussi ajoutons-nous ce nouvel argument à ceux que nous avons déjà donnés à l'appui de notre thèse.

La reine vêtue de deuil et suivie de ses esclaves, se rendit au tombeau d'Antoine où, après avoir fait les sacrifices d'usage, elle parla en ces termes :

« O le plus chéri des mortels ! mon époux, mon ami fidèle ! la voilà ta malheureuse *Cléopâtre qui naguère t'a déposé de ses propres mains dans ce tombeau*, et qui, de reine étant devenue esclave, vient répandre sur ta cendre adorée les der-

(1) C<sup>te</sup> Jules Landi, *Vie de Cléopâtre*, pages 146-8.

(2) Plutarque, *Vie d'Antoine*, XCII.

nières larmes d'une amie qui touche à ses derniers moments. . . . . Je suis maintenant dans les dangers les plus extrêmes. Il faut que le sort ne puisse point me séparer de toi ; il faut que toi Romain tu demeures sans cesse en Égypte, et que moi Egyptienne je n'aie jamais à Rome. *On veut me forcer d'aller esclave et prisonnière chez les Romains pour servir de spectacle à ce peuple orgueilleux et barbare tandis que César, enrichi de mes trésors, entrera à Rome sur un char de triomphe.* Ne permets pas que je sois traînée à Rome avec tant d'infamie, *reçois moi dans ce tombeau où ta cendre repose* afin que la mienne lui soit unie pour toujours. Au milieu de mes malheurs, le plus grand de tous est celui de t'avoir survécu » (1).

Une fois rentrée dans ses appartements, Cléopâtre fit ses derniers préparatifs et après avoir remis à Epaphrodite « *un billet cacheté par lequel elle priait César d'ordonner qu'elle fût ensevelie auprès d'Antoine, elle poursuivit son œuvre* » (2).

Je dois donner ici en peu de mots, le récit de sa mort que comporte mon sujet.

Prévenu par le billet même de Cléopâtre, Octave donna l'ordre à ses gens d'aller voir ce qui était advenu et de lui en rendre compte « Ceux-ci trouvèrent les gardes à leur poste et ignorant encore ce qui venait de se passer. Ils ouvrirent les portes, et trouvèrent la reine sans vie, couchée sur un lit d'or et vêtue de ses habits royaux. De ses deux fidèles esclaves l'une, nommée Eiras, était étendue morte à ses pieds et l'autre, qui s'appelait Charmion, déjà appesantie par les approches de la mort, lui arrangeait encore le diadème autour de la tête. Un des gardes lui ayant dit en colère :

(1) Plutarque, *Vie d'Antoine* XCII, et Comte Jules Landi, *Vie de Cléopâtre*, pages 150-7.

(2) Dion Cassius, *Histoire Romaine*, l. LI, ch. 13.

« *Voilà qui est beau, Charmion.* — *Oui en effet,* répondit-elle, *très-beau et bien digne d'une reine issue de tant de rois* » (1).

On essaya, mais inutilement, de la rappeler à la vie. On prétend même qu'Octave, supposant qu'elle s'était fait piquer par un aspic, lui fit sucer les veines par des psyllés qui possédaient, croyait-il, la vertu d'enlever le venin aux morsures.

Les historiens n'ont pu affirmer avec certitude le genre de suicide de Cléopâtre. Suivant quelques-uns, elle se serait empoisonnée au moyen d'une substance vénéneuse, qu'elle tenait cachée dans le creux d'une aiguille qui ornait toujours ses cheveux ; mais la plupart (2) sont d'avis qu'elle a été mordue par un aspic qu'on lui avait fait parvenir dans un panier de figes.

Dans sa vie de Cléopâtre, le Comte Jules Landi (3), un auteur fort estimé, rapporte que la reine avait étudié la force et les effets des divers poisons par des expériences sur des condamnés à mort, « mais voyant que le poison qui était le plus prompt dans ses effets, était aussi celui qui causait les plus fortes douleurs, et que celui qui faisait souffrir peu donnait la mort trop lentement, elle fit l'essai du poison par le moyen des animaux venimeux. Après plusieurs expériences, elle trouva, dit-il, que la morsure de l'aspic était celle qui donnait subitement la mort sans douleur, parce qu'elle procure un sommeil doux et profond pendant lequel les sens sont assoupis avec une légère sueur froide et que la mort vient ensuite sans aucune souffrance. C'est ainsi que, depuis cette découverte, Cléopâtre fit conserver chez elle des aspics vivants ».

---

(1) Plutarque, *Vie d'Antoine*, XCIII.

(2) Horace, *Properce*, Dion Cassius.

(3) Ouvrage paru pour la première fois à Venise en 1551, et, vu son importance, réimprimé à Paris en 1788.

Plutarque pourtant raconte que le corps de la reine ne portait « aucune trace de piqûre, si ce n'est deux légères marques à peine sensibles sur le bras. Le fait est qu'on ne trouva pas le moindre serpent dans sa chambre, bien qu'on prétendit en avoir aperçu quelques traces près de la mer, du côté où donnaient les fenêtres du tombeau » (1).

Octave qui comptait amener Cléopâtre à Rome où elle devait pour ainsi dire lui servir de trophée, éprouva, comme on le pense bien, un grand désappointement en apprenant sa mort. Il tint néanmoins à la faire enterrer avec tous les honneurs dûs à son rang (2) et ordonna qu'elle fût ensevelie avec Antoine, ainsi qu'elle venait de lui en manifester par écrit le désir.

« *Il accorda à tous deux, dit Suétone, l'honneur d'une sépulture commune, et fit achever le tombeau dont ils avaient commencé la construction* » (3).

Nous avons indiqué plus haut que la dépouille d'Antoine n'avait pu être déposée que dans le cimetière royal auprès des corps des Ptolémées. Grâce à l'historien que nous venons de citer, nous avons maintenant la confirmation de ce fait ; car, si le tombeau que Cléopâtre avait fait préparer pour sa sépulture à côté du temple d'Isis Lochias, n'était pas terminé à l'époque de sa mort, il est évident que cette princesse n'a pu y être ensevelie avec son amant ; et que c'est dès lors, près du Sôma d'Alexandre, à la suite des sarcophages de ses ancêtres, que le corps de la reine a dû être enseveli.

Tout ce que nous savons de positif sur ses bijoux, c'est qu'elle possédait deux perles d'une grosseur extraordinaire, et d'une rare beauté. Chacune valait bien 250,000 écus, près d'un million de francs. L'une d'elles avait été dissoute dans

(1) *Vie d'Antoine* XCIV.

(2) Plutarque. *Vie d'Antoine* XCIV.

(3) *Vie des douze Césars*, Auguste XVIII.

du vinaigre pour constituer un breuvage d'un prix exceptionnel. *Pline* raconte que l'autre ayant été trouvée dans le trésor de la reine fut sciée en deux et qu'on en fit des pendants d'oreilles pour la statue de Vénus dans le Panthéon de Rome (1).

Quant aux statues de cette princesse, il y eut un richard de l'époque, un certain Alchibius, qui empêcha leur destruction moyennant le paiement d'une somme considérable (2).

Le monument qui avait été destiné par Cléopâtre à contenir ses restes, ne pouvait être d'une minime importance, et, eussions-nous eu le moindre doute à cet égard, que ce qu'en ont dit les auteurs anciens aurait suffi à nous faire changer d'opinion. Du reste, la description que Plutarque donne du *Mnéma*, et ce que nous savons aussi du faste qu'employait dans les moindres occasions celle qui se faisait appeler la nouvelle Isis, sont autant de preuves que le Mausolée qu'elle avait fait construire pour sa sépulture, ne devait le céder en rien aux autres édifices remarquables de la ville. Dans ces conditions, il n'est pas admissible que le tombeau en question n'ait pas été l'objet de la faconde des historiens et de la curiosité des voyageurs. Or les premiers se sont à peine contentés de le citer parmi les monuments d'Alexandrie ; et, quant aux autres, ils ne se sont pas préoccupés de son existence, puisqu'ils ne donnent aucune indication sur son emplacement.

Cette indifférence a-t-elle été voulue, nous ne le croyons pas, et nous n'avons aucune raison pour le supposer. Ce que nous admettons plus volontiers avec un peu de logique, c'est

---

(1) *Histoire naturelle* IX, 35.

(2) S. E. Daninos pacha, vient d'en découvrir une à Khadra ou Eleusis (faubourg d'Alexandrie) : c'est précisément celle qui ornait le temple de Cérès et de Proserpine. Elle est bien de dimensions colossales comme l'indique la légende, et coiffée des attributs d'Isis.

que le Mnéma n'ayant pas servi de sépulture à Cléopâtre (1), avait par ce fait même perdu de son importance, et que par conséquent, il n'a pu être considéré, à partir de la conquête romaine, que comme un monument historique d'ordre secondaire.

S'il a été achevé dans la suite, nous l'ignorons encore, mais, dans tous les cas, on ne pourra nous objecter que les corps d'Antoine et de Cléopâtre y ont été transportés après un temps plus ou moins long ; car aucun auteur ne nous a parlé d'un semblable événement.

Ainsi que nous venons de le voir, ni les historiens ni les voyageurs ne nous ont renseigné sur le Mnéma après le départ d'Octave. Or de ce silence nous déduisons que le tombeau de Cléopâtre a dû être détruit lors du bouleversement de la ville, sous Aurélien, et que s'il n'a pas été reconstruit, c'est qu'il ne contenait pas le corps de la reine.

Notre opinion est confirmée par le fait que, *contrairement au Sôma, le Mnéma n'a reçu la visite d'aucun des empereurs Romains qui sont venus à Alexandrie* (2). Si Cléopâtre avait réellement été ensevelie dans son Mausolée, il est évident que ces derniers s'y seraient également rendus, sinon par respect, au moins par curiosité.

En démontrant la fausseté de toutes les assertions intéressées des chercheurs de trésors qui s'érigent en savants archéologues, nous avons prouvé, autant que le permettent les textes en notre possession, que Cléopâtre n'a pas été enterrée dans le tombeau monumental qu'elle s'était fait construire près du temple d'Isis-Lochias, et qui n'était pas achevé à l'époque de sa mort. Nos raisonnements à l'appui de ce qui

---

(1) Puisqu'il n'était pas encore terminé à l'époque de la mort de cette reine.

(2) Auguste, Caligula, Septime-Sévère, et enfin Caracalla ne se contentèrent pas de visiter le tombeau d'Alexandre le grand, ils y laissèrent des traces de leur passage.



précède, nous ont amené à conclure que le lieu de sa sépulture a été le cimetière royal des Ptolémées où se trouvait déjà la dépouille d'Antoine. Ce cimetière, comme nous l'avons dit dans une précédente étude (1), était situé près du Sôma d'Alexandre, non loin de la mosquée dite du prophète Daniel. C'est donc sous le fort Cafarelli qu'il faut chercher le corps de celle à qui l'Égypte dut de devenir une province romaine.

Ma manière de voir a du reste été approuvée par le célèbre Docteur Schliemann qui, à la date du 4 janvier 1889, m'a adressé d'Athènes la lettre suivante :

« Je partage parfaitement votre opinion que le Sôma doit se trouver dans les environs immédiats de la mosquée du prophète Daniel, laquelle couvre probablement le site exact du tombeau d'Alexandre. Très-vraisemblablement le Mnéma ou tombeau de Cléopâtre et de Marc-Antoine faisait aussi partie du Sôma ».

Il ne peut y avoir de doute à cet égard, car nos arguments sont basés sur la logique et résultent de la confrontation entre eux des auteurs anciens ; malheureusement, nous ne sommes pas encore à même de donner de ce que nous affirmons dans cette étude, une preuve indéniable et visible, mais le jour où les fouilles que nous préconisons pourront être entreprises à Kom-el-Demas(2), nous sommes persuadé que leur résultat nous donnera entièrement raison.

---

(1) Le tombeau d'Alexandre le grand, *Revue d'Égypte*, année 1894, livraison du mois de juillet.

(2) Emplacement voisin du lieu de sépulture d'Alexandre le grand et des Ptolémées ses successeurs.



# LES PRINCESSES ITA ET KHNOUMIT

PAR

WITNESS.

---

Alors que le public se passionne pour les récentes découvertes de M. de Morgan et que les visiteurs affluent au Musée de Guizéh autour des vitrines qui renferment les bijoux des princesses Ita et Khnoumit, il nous a paru que les merveilleuses trouvailles de Dahchour pouvaient être étudiées sous un aspect qui, très probablement, a dû échapper à l'observation générale.

En dehors de la curiosité admirative excitée par la richesse et le fini de ces précieux joyaux, les savants y trouveront matière aux dissertations les plus variées et les plus ingénieuses. Chacun, suivant sa compétence et son tour particulier d'esprit, s'emparera de ces découvertes pour les traiter au point de vue de l'archéologie proprement dite, de l'art dans les manifestations multiples qui nous sont révélées, de l'anthropologie, de la chimie, et enfin de l'architecture, en ce qui concerne la construction des monuments funéraires de cette époque. Si, à ces différentes études techniques, on adjoint celle qui s'impose en première ligne, à savoir la méthode raisonnée et scientifique dont nous sommes redevables à M. de Morgan pour les procédés d'exploration et la conduite des fouilles en Égypte, nous aurons un travail d'ensemble comparable à celui qui donne tant de valeur à l'ouvrage intitulé *Fouilles à Dahchour* que la *Recue Egyptienne*, du 1<sup>er</sup> février dernier, analysait à cette même place.

Le rôle de la science étant ainsi réservé, il ne restera plus qu'à déterminer la part pour laquelle figurent, dans l'accroissement du prestige français, les succès obtenus par le

directeur du Service des Antiquités ; mais ce dernier examen est presque superflu, l'opinion publique s'étant affirmée à cet égard dans un élan immédiat et spontané.

Nous ne possédons point l'autorité nécessaire pour traiter fructueusement les divers sujets énumérés plus haut. Chacun d'eux exige un spécialiste, et nous ne pourrions, quant à nous, fournir au lecteur que des appréciations générales, par cela même incomplètes. Il nous semble préférable, à propos des bijoux portés par les princesses Ita et Khnoumit, de nous limiter aux considérations qui ressortissent au pittoresque ; elles sont assez nombreuses et assez intéressantes, nous l'espérons, pour occuper sans lassitude l'attention de ceux qui veulent bien nous lire.

Devant ces bijoux d'une conception si gracieuse, combinés avec tant d'harmonie, exécutés avec une telle perfection artistique, la pensée, par un travail d'évocation, se reporte à la personne des princières créatures qui s'en paraient. Nous disons à la personne et non pas à l'époque, afin de bien délimiter le sujet que nous entendons étudier ici. Certes, ce ne sont ni les éléments, ni les termes de comparaison qui feraient défaut dans les superbes découvertes de M. de Morgan, pour tenter une œuvre de reconstitution. Mais après Ebers (*Ouarda*) et Maspero (*Contes populaires de l'ancienne Egypte*), en archéologie, après des maîtres tels que Théophile Gautier (*Roman de la Momie*) en littérature, bien osé serait celui qui prétendrait marquer une empreinte originale dans le chemin déjà tracé. Au surplus, entreprendre de reconstituer une époque dépasserait la proportion du cadre qui nous limite. Il faut nous en tenir aux personnes seules que nous avons le désir d'évoquer ; nous aurons réussi dans cette tâche si nous parvenons, pour un instant, à les faire revivre, ornées de leurs riches atours, majestueuses par l'apparat princier, charmeresses par la féminité, et rehaussant, avec un savoir

parfaitement raffiné, l'attrait du costume par l'ornementation des parures que nous admirons aujourd'hui.

Il nous est venu à l'esprit que cette admiration était un peu bien exclusive ; pour la majorité des observateurs elle s'arrête à la beauté des objets ; d'aucuns, plus sagaces et plus équitables, vont jusqu'à la louange de l'artiste qui les a exécutés si merveilleusement. Bien peu songent à donner un souvenir aux princesses qui en faisaient valoir la splendeur.

Qu'on ne s'y méprenne point : nous ne sommes pas égaré, dans cet ordre d'idées, par une commisération exagérée ; notre intention n'est nullement d'accorder la guitare égyptienne à la complainte mélancolique des « roses d'antan ». Nous laisserons le culte de cette sentimentalité discordante à telle respectable lady qui, devant nous, s'exclamait « *Poor Mummy!* » en contemplant un résidu quelconque, sans penser, la bonne dame anglaise que, si demain on expropriait pour cause d'utilité publique un des trop nombreux cimetières enclavés dans les ilots de Londres, elle n'accorderait pas un moment d'apitoiement à des squelettes qui pourtant ont peut-être encore des relations en ce bas monde. Nous garderons notre pitié pour d'autres infortunes que celles des momies exhumées par la Science.

Il reste si peu d'humanité dans ces débris que les siècles nous transmettent : à peine, quelquefois, un crâne, un humérus, un fémur qui permettront à l'anthropologiste de nous dire si le sujet — c'est l'expression consacrée — était homme ou femme, jeune ou vieux, de petite ou de grande taille ; le reste n'est, presque toujours, que poussière résineuse.

Notre propos se résume en cette donnée : l'impression causée par les trouvailles de Dahchour serait plus curieuse et plus artistique si, au lieu d'examiner les bijoux sur le velours des vitrines, nous pouvions nous les figurer *en place*, sur le corps des princesses dont ils faisaient l'ornement.

Pour une évocation de cette nature nous ne sommes pas à court de documents. Les figurations féminines que nous a léguées l'antiquité, qu'elles nous soient fournies par la statuaire, le bas-relief ou la fresque, définissent très exactement le type de l'Égyptienne aux temps du Moyen Empire. Le corps, harmonieux dans ses proportions, nous apparaît plutôt gracile ; cette sveltesse résulte du contour un peu grêle des hanches comparé au développement de la gorge et des épaules. Il est incontestable que la stature des femmes de cette époque lointaine était frêle et élancée, sans exagération toutefois, car il faut tenir compte de l'élargissement que donne à la partie supérieure du buste le port de l'ample perruque et calculer aussi l'amincissement des lignes causé par le vêtement collant qui épouse étroitement le torse, le bassin et les jambes. Les Égyptiennes antiques devaient être fières de la pureté de leurs formes pour avoir adopté un costume aussi révélateur ; si elles avaient eu quelque imperfection à dissimuler, nous pouvons être certains qu'avec la coquetterie innée du sexe faible, elles n'auraient pas manqué de recourir aux trompeuses complaisances des draperies à plis flottants, si usitées, hélas ! de nos jours.

En passant de l'ensemble au détail, il nous est facile de constater que les beautés de la XII<sup>m</sup>e dynastie avaient de quoi s'enorgueillir. La tête est fine et bien conformée, le front droit, l'arête du nez délicate, l'incurvation des lèvres gracieuse et souple, l'ovale du visage d'une courbe moelleuse ; il n'est pas jusqu'au modelé de l'oreille qui ne soit parfait. Mais ce sont surtout les yeux qui méritent d'être admirés, ces longs yeux qui occupent presque trop de place, et dont la paupière supérieure trace un arc si tendu que le regard devait être forcément voilé et rêveur. Il faut remarquer que ces traits ne font point partie d'un idéal conventionnel, mais sont l'expression même de la réalité, tant les artistes de

l'ancienne Égypte apportaient un soin jaloux dans la fidélité de leur interprétation. La physionomie des femmes égyptiennes était donc séduisante. Le peintre et le sculpteur nous les ont représentées telles quelles étaient véritablement ; ils n'ont point cherché à les rendre immatérielles. Si pareil souci les avait hantés, l'art idéaliste n'était point pour eux chose inconnue. Ils nous en ont livré trop de témoignages, entre autres cette adorable figure de la déesse Touéris allaitant le roi Hor-m-heb (1), dont nous avons étudié le dessin dans les cartons de M. G. Legrain, et qui, pour l'expression divine et *virginale*, peut être comparée à nos chefs-d'œuvre religieux.

Expertes à plaire, les Égyptiennes de ces époques reculées possédaient déjà tous les artifices de la toilette. L'arsenal de la coquetterie féminine renferme, dès la XII<sup>m</sup>e dynastie, des ressources troublantes par leur nombre, leur variété et surtout leurs effets. Que de patientes et laborieuses recherches avant d'atteindre à un degré de perfectionnement qui nous étonne ; combien de recettes ingénieusement combinées et fidèlement transmises de génération en génération pour la conquête et l'asservissement de l'homme !

D'abord, la grande arme, le miroir : C'est un disque de cuivre uni, à manche parfois lisse, parfois formé d'un motif ciselé, presque toujours une figure humaine. Sans doute, un tel instrument laisse à désirer ; on peut imaginer que sa surface polie reflétait d'une façon assez peu nette les traits de la belle qui s'y étudiait. Plaignez un tel manquement, ô vous qui mirez vos charmes dans le plus clair cristal de Saint-Gobain ou de Baccarat. Mais voici qui vous remplira d'une considération respectueuse pour vos devancières d'il y a cinq mille ans : ce sont les pots à cosmétiques, les vases à

---

(1) Speos de Gebel-Silsiléh.

parfums, les pinceaux à fards et à collyres, les étoffes nuageuses, les tissus transparents, et enfin les bijoux.

Il n'est pas inutile de procéder par ordre dans les opérations multiples que comportait la parure d'une noble et gracieuse dame comme la princesse Ita ou la reine associée Khnoumit. En premier lieu, les ablutions parfumées de *sagnan*, afin de purifier et de rafraîchir le corps. Puis intervenaient les huiles odoriférantes dont la base était l'extrait d'amande amère; employées en massages, elles assouplissaient les muscles et donnaient à la peau un grain fin et luisant. Pour les pieds et les mains on usait d'un onguent dans la composition duquel entrait le cinnamome. Les soins du visage nécessitaient le concours de plusieurs préparations. Il est assez probable que la pourpre des lèvres était avivée au moyen d'un fard, mais, ce qui est certain, c'est que les Égyptiennes de l'antiquité s'entendaient parfaitement à se rosir les joues, et d'aucunes toute la chair, grâce à la poudre de carthame décomposée par l'eau. L'émail des dents brillait d'un pur éclat après avoir été frotté de charbon d'acacia pulvérisé. Une pommade, quelquefois une solution gommeuse, lustrait la chevelure que l'on teignait à l'aide du henné; la longue et lourde perruque demandait, en outre, un minutieux entretien. Enfin, l'œuvre des cosmétiques se parachevait par l'application des deux collyres noir et vert: le premier, analogue au kohol, allongeait la ligne des sourcils et la commissure des paupières; le second soulignait l'œil d'un beau trait couleur émeraude(1). La suprême attention s'évertuait ainsi à aiguïser le regard, cette flèche lumineuse et infaillible que les femmes, quel que soit le siècle, excellent à décocher.

---

(1) V. LORET, *L'Égypte au temps des Pharaons*. — A. FLORENCE et V. LORET, *Fouilles à Dahchour 1894: Le Collyre noir et le Collyre vert*.

C'était alors le tour du costume. Il eût, par sa légèreté, excité l'ire de tel puritain qui siège à notre Sénat. Les Égyptiennes, aux temps des Ousertesen et des Amenemhat, ne portaient qu'une seule robe, ou plutôt un fourreau étroit, moulant les jambes, les reins et la poitrine jusqu'à hauteur des seins; il était maintenu sur les épaules par des sortes de bretelles.

En lin, en coton ou en byssus, pour les étoffes riches, cet uniforme féminin était, généralement aussi, unicolore : crème, saumon, citron, acajou clair, voire même noir et, en ce dernier cas, transparent pour faire ressortir la beauté ainsi que la tonalité des chairs.

Le principe d'une couleur unique pour le vêtement n'était, cependant, pas absolu, et le caprice individuel se donnait, sur ce point, libre carrière. Les deux principales matières tinctoriales, le carthame et l'indigo, fournissaient, d'ailleurs, par réaction, de nombreuses nuances dont les coquettes tiraient parti pour obtenir des dessins multicolores, raies, semis, losanges, damiers, etc. La simplicité de la forme se rachetait donc par la diversité du coloris. Ajoutons, de suite, que le raffinement des garnitures comme les lisérés, les franges, les broderies, l'alternance des bandes transparentes et opaques, n'était point chose secrète pour les belles de cette époque, témoins les admirables tissus que nous ont révélés les dernières découvertes de M. de Morgan, et dont les plissés et les gaufrés offrent une perfection égale, pour le moins, à celle que nous réalisons avec notre machinerie moderne.

Toutes ces étoffes étaient, d'autre part, imprégnées des senteurs répandues sur le corps et des vapeurs parfumées qu'émettaient les mélanges de résine, de térébinthe, de myrrhe et d'encens brûlés à profusion dans les demeures princières.

Après avoir combiné le costume selon la fantaisie du jour, les servantes présentaient la chaussure, ces mignonnes san-



dales à semelle de papyrus, fixées entre les doigts et le gros orteil par une attache dorée, que nous avons vu exhumer à Dahchour et qui, à peine extraites du *serdab* se réduisirent en une impalpable poussière, comme hélas ! les pieds délicats que jadis elles protégeaient.

Peut-on, maintenant, se les représenter vivantes, ces princesses de la XII<sup>m</sup>e dynastie, coiffées, fardées, vêtues, chaussées ? L'œuvre de leur parure est, cependant, encore incomplète : des mains habiles et empressées vont disposer sur la poitrine, autour de la taille, le long des jambes, les résilles de perles en pâte émaillée, en cornaline, en or, mariant la splendeur fauve du métal à la rougeur de la pierre et au vert éteint de l'émail. Les chevilles, les poignets et le haut du bras seront ornés, pour la princesse Ita, de bracelets en or formés d'une lame lisse, ou d'un cercle massif, ou de perlettes soudés deux à deux, avec fermoirs également d'or, incrustés de cornaline, de lapis-lazuli et d'émeraude égyptienne.

La reine Khnoumit, outre ces ornements, se parera d'autres bracelets dans lesquels les rangées de perles d'or alternent avec les cylindres d'émeraude égyptienne, de lapis-lazuli et de cornaline, et, renchérissant sur le goût artistique, elle portera des fermoirs d'or à incrustations, surmontés d'un mufle de lionne merveilleusement ciselé. L'une et l'autre de ces grandes dames aura la naissance du cou encerclée de colliers d'or, perles, poires, olives, délicieusement travaillées, au-dessous desquels s'étalera le lourd gorgerin, étagé d'or et de pierres précieuses, maintenu à hauteur des épaules par par deux larges têtes d'épervier en or incrusté.

La princesse, qui semble avoir eu quelque peu l'humeur belliqueuse, à en juger par les armes qui accompagnaient son mobilier funéraire, placera dans sa ceinture un poignard de bronze à poignée en or quadrillé de cornaline, de lapis-

lazuli et d'émeraude égyptienne, avec pommeau taillé dans un seul lapis, et fourreau dont la gorge est d'or ainsi que l'extrémité, terminée par un gros bouton de lapis-lazuli. La reine, dans sa majesté, ceindra son front de la massive couronne en or, ouvrée de rosaces et de lyres serties en incrustations rouges, vertes et bleu sombre. Elle surmontera cette royale parure de la hampe feuillée d'or, fleurie de grappes d'émeraude, de cornaline et de lapis-lazuli. Aux jours de gala, des plumes, élargies en éventail par des montures d'or, empanacheront le somptueux insigne du pouvoir.

Dresser, par le menu, l'inventaire de ces trésors serait une tâche trop considérable. Nos lecteurs en trouveront la description détaillée dans la « Liste des bijoux de la XII<sup>me</sup> dynastie découverts à Dahchour les 15 et 16 février 1895 ». Comme cette nomenclature comporte cinq mille sept cent soixante-sept objets et que le poids, rien qu'en or, atteint près d'un kilogramme huit cent grammes, il est présumable que les princesses coquettes ne se chargeaient pas, en une seule fois, d'un appareil aussi fatigant et aussi compliqué. Elles variaient, à coup sûr, leurs bijoux suivant les circonstances et les cérémonies. L'exquise couronne formée d'entrelacs de fils d'or semés de fleurettes semblables à des myosotis et partagés en six segments par des fleurs de lotus incrustées figurant, par accolade, des *croix ansée*, est d'une légèreté aérienne bien seyante à un déshabillé d'intérieur. Elle entraînait, comme complément de parure, les chaînettes d'or tressées qui supportent soit des pendeloques en forme de cœurs, soit des coquilles striées, soit des étoiles à cinq pointes en filigrane, le tout de même métal que les chaînes, ou bien encore le médaillon abritant, sous une feuille de quartz, l'étonnante mosaïque du bœuf couché. Pour les solennités religieuses, le vautour d'or aux ailes éployées, merveille unique de modelé et de ciselure, apparaît, avec le collier

composé des vingt-quatre signes hiéroglyphiques, comme un ornement presque de rigueur.

Ces échaffaudages de plumes, de bijoux et d'armures de perles obligeaient, par leur pesanteur, les princesses à s'appuyer sur le bâton royal, tandis que la main restée libre tenait le flagellum ou le manche de la masse en calcaire.

Encore aurions-nous donné une idée incomplète des parures qui les surchargeaient si nous omettions, à côté des prodiges de l'art antique, ces simples et inimitables chefs-d'œuvre que la nature seule peut créer, les fleurs, en guirlandes et en spirales où dominaient les lotus bleus, blancs et roses.

Dans de tels atours, sous le scintillement des bijoux, avec une démarche d'une lenteur nécessaire autant qu'imposante, entourées d'une glorieuse escorte, précédées de la rumeur des flûtes, des cymbales, des tambours, des sistres et des crotales, ces princesses, par leur apparition, devaient produire sur le rude populaire l'impression de quasi-divinités.

Puisque nous les avons fait revivre, au point de vue matériel, est-il possible de retracer encore, par une recherche parallèle, le rôle et le caractère de ces majestés disparues ? Dans cette étude, la tradition écrite peut nous éclairer. Elle est très documentée en ce qui concerne Nitokris, *la Belle aux joues de roses*, qui, quatre siècles plus tôt, précéda les princesses Ita et Khnoumit dans la nuit des temps.

Suivant une version, cette contemporaine de la VI<sup>m</sup>e dynastie, sœur et épouse de Métiouphis II, vit le roi succomber dans une émeute sous les coups des conspirateurs. Reine, elle lui succéda ; femme, elle dissimula. Mais ayant fait bâtir une grande construction souterraine, elle convia en un festin d'inauguration ceux des Egyptiens qu'elle savait avoir trempé dans le complot. Au cours des réjouissances, les eaux du Nil, dérivées par un canal secret, envahirent les salles et noyèrent les meurtriers.

Cela était agir congrûment en souveraine et cette vengeance est la négation même de toute théorie sur la douceur féminine.

Bien autre est le récit de Strabon. Selon lui, Nitokris, qu'il dénomme Rhodopis, était une admirable courtisane. En ce cas, il n'est pas malséant de supposer que la poudre de carthame entraînait pour quelque chose dans l'éclat de son teint rosé. Un jour que cette beauté se baignait dans le fleuve, un aigle lui ravit une de ses sandales dorées, la transporta vers Memphis et la laissa choir sur les genoux du roi qui rendait la justice en plein air. Le monarque frappé de l'étrangeté de l'aventure et fêru d'admiration soudaine pour la petitesse du pied auquel une telle chaussure s'adaptait, fit rechercher par tout le pays la belle à qui elle appartenait. Rhodopis devint ainsi reine d'Égypte et construisit une pyramide.

La tradition est, par conséquent, double ; elle nous laisse l'impression ou de la force, ou de la grâce. Entre les deux légendes chacun est libre de choisir ; nous avons préféré la seconde, qui a le mérite d'éditer la fable de Cendrillon cinq mille ans avant les *Contes* de Perrault.

Puissantes princesses ou séduisantes créatures, il nous est loisible de nous les imaginer sous ces aspects opposés ; peut-être aussi, comme de nos jours, étaient-elles simplement reines et femmes à la fois. Mais le pouvoir passe et la grâce subsiste. Baudelaire ne parle-t-il pas, dans les *Fleurs du Mal*, de *l'essence divine* qui survit aux amours décomposés ?

Avant donc que de replonger ces lointaines figures dans les ténèbres de l'oubli d'où nous les avons évoquées, ne pouvons-nous pas, en un dernier regard, les contempler sans sceptre ni couronne, uniquement auréolées de la Beauté, cette seule et véritable royauté de la femme ?



# NOTES SUR LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE GRECQUE

---

## CHAPITRE PREMIER.

---

### LES PHILHELLENES

PAR

ALFRED LEMAITRE.

---

*( Suite et fin )*

Ils eussent appris, en même temps, qu'on trouverait peut-être plus de points communs entre le Gaulois de Clovis et l'habitué des boulevards, qu'entre l'Athénien du dix-neuvième siècle et l'auditeur de Socrate; de plus, que le langage de celui-ci, soit-disant conservé presque pur après vingt-cinq siècles, ne serait pas mieux compris du précédent que le français du Roman de la Rose par un paysan normand

Mais l'engouement s'était emparé de tous. Il semble que le seul nom de Grèce eût alors le pouvoir de troubler les jugements les plus sains. Cette fascination qui dura jusqu'après le massacre de Navarin, atteignit son paroxysme à l'époque où l'on pouvait espérer que le calme allait renaître en Orient, les chefs du soulèvement ne disposant plus d'hommes ni de fonds et se débattant au milieu d'une anarchie sans nom, dont ils étaient les principaux fauteurs. Le gouvernement turc ne se trouvait donc plus en présence de sujets révoltés, sur le sort desquels on peut s'attendrir; à trois ou quatre

nobles exceptions près, il ne lui restait à combattre que des bandits de terre et de mer, ayant cent fois mérité la corde et que nul n'aurait dû tenter de soustraire à l'action des justiciers.

Cela ne fut pas même soupçonné ; on ne vit qu'une chose, la domination ottomane prête à s'éten dre de nouveau sur le terrain perdu que les barbares allaient inonder du sang de héros malheureux !

Devant cette perspective, chacun s'émut ou affecta de s'émouvoir bruyamment ; les personnes en vue ne semblèrent plus s'occuper que de propagande en faveur des Grecs ; les partis irréconciliables fusionnèrent un instant, et les coterie littéraires oublièrent leurs querelles pour consacrer aux mêmes noms, leur prose la plus étonnamment prétentieuse et leurs vers les plus redondants.

Les élucubrations que romantiques et classiques produisirent pendant cette période assez longue, où les « agités », devenus légion, étaient maîtres de l'opinion publique, méritent d'être parcourues. Elles constituent un document intéressant sur l'état mental d'une génération, née pendant la guerre, faite pour la guerre, et dont la sève trop abondante s'épanchait en utopies généreuses et absurdes, exprimées le plus souvent avec de grands mots qui, à toute autre époque, eussent obtenus un succès de ridicule certain.

Voici quelques échantillons de ce pathos, prose et vers, qui pendant près de vingt ans eut des admirateurs passionnés.

« Vers le même temps (1821) — lisons nous dans une préface  
 « des *Messéniennes* — la Grèce, la belle Grèce d'Homère  
 « secouait les chaînes dont elle était chargée depuis trois  
 « siècles. Cette terre où le voyageur cherchait des débris  
 « de monuments et non des hommes, commençait à retrouver  
 « des générations qui n'avaient pas peur de mourir et prou-  
 « vait qu'elle n'était qu'endormie alors qu'on la croyait

« descendue dans la tombe. Partout des tentatives géné-  
 « reuses, partout du sang versé pour la sainte cause des  
 « libertés, partout d'éclatants efforts pour hâter un meilleur  
 « avenir, témoignaient hautement que l'heure était arrivée  
 « d'une de ces grandes crises où la Providence renouvelle  
 « la face des sociétés et ouvre à l'homme des voies nouvelles  
 « de perfectionnement ».

Plus loin, parlant du médiocre poète que fut Casimir Dela-  
 vigné, le panégyriste ajoute : « Il pleura sur la Grèce, mais  
 « en la voyant si constante et si résignée, ne pas plus se  
 « lasser de mourir que ses ennemis de la mutiler, il n'eut  
 « pour elle que des chants d'amour et il se montra interprète  
 « si passionné de la pitié des peuples, que les rois eux-mêmes  
 « entendirent sa voix et jetèrent un moment leur sceptre  
 « entre la Grèce et les barbares afin d'arrêter ces grandes  
 « effusions de sang humain ».

Voyons un peu quels sont les chants qui se font si bien  
 entendre des rois, et savourons ces *Messéniennes*. Les Turcs,  
 bien entendu, y sont de suite pris à partie :

Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux !  
 Du profane étendard qui chassa la croix sainte,  
 Voyez-vous sur les tours flotter les crins mouvants ?  
 Entendez-vous de loin la voix de l'infidèle  
 Qui se mêle au bruit sourd de la mer et des vents ;  
 Il veille, et le mousquet dans ses mains étincelle.

C'est qu'ils ne respectent vraiment rien ces méchants  
 hommes à turbans :

De l'or, ils l'ont ravi sur nos autels en deuil :  
 Ils ont brisé des morts la pierre sépulcrale,  
 Et de la jeune épouse écartant le linceul,  
 Arraché de son doigt la bague nuptiale  
 Qu'elle emporta dans le cercueil.

Quant aux Grecs, comment ne pas s'apitoyer sur leur triste sort, lorsqu'on voit des infortunes pareilles à celle de ce vieux pâtre que le poète interroge et qui répond :

... par des gémissements.

C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères.  
 Ce sang qui fume encor, c'est celui de ses frères,  
 Égorgés par les musulmans.  
 Aussi, Hellènes, vengez-le, vengez-vous :  
 Vengez vos frères massacrés  
 Vengez vos femmes expirantes ;  
 Les loups se sont désaltérés,  
 Dans leurs entrailles palpitantes.

Et le rimeur hâvrais, généralement si sec et si froid, se livre pendant trois ou quatre cents vers aux écarts d'un lyrisme échevelé, qui dut faire pâlir d'envie les satellites de ce nouvel astre, Victor Hugo !

Celui-ci ne pouvait laisser échapper une aussi belle occasion que l'émancipation d'un peuple frère, pour faire vibrer sa lyre, dont il se hata de tirer les sons les plus faux qu'elle pouvait donner. Et si les strophes des *Orientales* sont superbes de forme à côté de celles des *Messéniennes*, on n'en trouvera pas moins au fond, quelque admirateur que l'on soit du grand poète, le même vide absolu.

Son principal héros est l'incendiaire Canaris. Il lui consacre ses rimes les plus sonores :

Stamboul la turque autour du croissant abhorré  
 Suspend trois blanches queues.

.....

Mais le bon Canaris dont un ardent sillon  
 Suit la barque hardie  
 Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon  
 Arbore l'incendie.



Ailleurs il fait parler trois têtes de suppliciés, plantées sur la porte du sérail et, de même que Casimir Delavigne, il semble croire que les Turcs avaient la singulière manie de déterrer les morts :

Oui, Canaris, tu vois le sérail et ma tête,  
Arrachée au cercueil, pour orner cette fête (etc.).

.....

Les Musulmans vainqueurs dans ma tombe fouillèrent  
Ils mêlèrent ma tête aux vôtres qu'ils souillèrent.

.....

Puis il éprouve le besoin d'invectiver le sultan Mahmoud, une des grandes figures cependant de l'histoire contemporaine :

Et nos têtes qu'on livre aux publiques risées,  
Sur l'impur sérail exposées,  
Repaissent le sultan, convive des vautours.

.....

Quels sont ces cris ?..... C'est l'heure où ses plaisirs infâmes  
Ont réclamé nos sœurs, nos filles et nos femmes,  
Ces fleurs vont se flétrir à son souffle inhumain.  
Le tigre impérial rugissant dans sa joie.  
Tour à tour compte chaque proie,  
Vos vierges cette nuit et nos têtes demain.....

Après cela le poète est pris d'un inévitable accès d'ivresse guerrière :

En Grèce ! en Grèce ! Adieu vous tous ! Il faut partir.  
Qu'enfin après le sang de ce peuple martyr  
Le sang vil des bourreaux ruisselle !.

C'est de la pure frénésie ! Très heureusement pour l'équilibre des facultés de Victor Hugo, ses généreuses indignations

n'ont le plus souvent existé que sur le papier. Quant à Canaris et à ses compatriotes, on peut être certain qu'il s'en souciait, suivant sa propre expression, « autant qu'un poisson d'une pomme ». L'effet, d'ailleurs, n'en n'était pas moins obtenu. . . . ! Plus sincère peut-être fut Chateaubriand, lorsque, d'après la phraséologie philhellène, « il lançait à la Chambre des pairs ces paroles enflammées qui faisaient tressaillir toute la France : « Un chrétien peut-il arrêter les regards  
« sans frémir sur l'asservissement de la Grèce ? Le nom  
« même qu'on ne peut prononcer sans respect et sans atten-  
« drissement, n'ajoute-t-il pas quelque chose de plus dou-  
« loureux à la catastrophe qui menace cette terre de la gloire  
« et des souvenirs ! Qu'irait chercher désormais le voyageur  
« dans les débris d'Athènes ? Les retrouverait-il ces débris ?  
« Et s'il les retrouvait, quelle affreuse civilisation retrace-  
« raient-ils à ses yeux ? Du moins le janissaire indiscipliné,  
« enfoncé dans son imbécile barbarie, vous laissait en paix  
« pour quelques sequins, pleurer sur tant de monuments  
« détruits : le spahi discipliné ou le Grec musulman vous  
« présentera sa consigne et sa baïonnette. »

Sur quoi se basait l'illustre vicomte pour formuler cette assertion ? nul ne saurait le dire ; mais je ne sache pas que jusqu'à présent aucun voyageur ait dû rétrograder au seuil de Palmyre ou de Baalbek devant une consigne et une baïonnette turques. On se demande pourquoi le Parthénon eût été plus sévèrement gardé ?

Pour clore cette série déjà bien longue de citations, transcrivons les deux dernières phrases d'un ouvrage (1) qui fut célèbre et sur lequel nous aurons à revenir ; elles forment un petit chef-d'œuvre de ridicule, qu'il serait dommage de laisser tomber dans l'oubli. « Quant à moi — dit mo-

---

(1) POUQUEVILLE — *Hist. de la régénération de la Grèce*, 6 vol.

« destement l'auteur — satisfait d'avoir fait connaître les  
 « souffrances des Hellènes, leurs mémorables actions et la  
 « barbarie des Turcs, au monde occupé des événements de  
 « l'Orient, je me croirai assez récompensé si j'obtiens un  
 « jour des fils de Dorus, un rameau de l'olivier aux belles  
 « couronnes qui ceignit le front d'Hérodote aux fêtes d'O-  
 « lympie.

« Je borne ici ma carrière et mes vœux ! . . . . et toi,  
 « Muse sévère de l'histoire, à qui je dédie le fruit de mes  
 « veilles, Clio, daigne protéger mon ouvrage et reçois pour  
 « jamais mes adieux.

\*  
 \* \*

Cette aberration ne se manifesta pas que chez nous. Elle eut tous les caractères d'une véritable épidémie. Née à Paris, elle avait promptement envahi la province et passé les frontières pour se répandre à peu près dans toute l'Europe. En Angleterre, en Allemagne, en Suisse, le philhellénisme dérangerait les intelligences les mieux équilibrées. On vit un roi envoyer cent mille francs à des sujets révoltés contre leur souverain. Un certain Monsieur Eynard, établi à Genève, se fit une vraie célébrité par ses excès de zèle qui lui valurent le nom d'apôtre : « Les secours commençaient à s'épuiser,  
 « disait-il au prince Alexandre Mavrocordato, j'ai cherché  
 « à en renouveler la source en proposant de petites sous-  
 « criptions hebdomadaires. J'ai écrit à tous les comités  
 « européens, et j'ai la plus grande confiance que ce moyen  
 « réussira. A Genève, à Lausanne, à Nyon, à Rolle, le zèle  
 « est admirable et le cinquième de la population s'est engagé  
 « à verser chaque semaine, jusqu'à la récolte prochaine, de  
 « deux à trois sols. Il est touchant de voir toutes les classes de  
 « la société confondre leur offrande et s'unir fraternellement  
 « et religieusement pour vous envoyer des subsistances ».

.....

En présence d'un mouvement fébrile si accentué, les gouvernements, qui, à l'exception de la Russie, avaient longtemps désapprouvé sans réserves une prise d'armes dont la solution ne les regardait pas, cédèrent peu à peu à l'opinion publique. Ils se crurent enfin obligés de faire cette démonstration qui dans le principe fut une grosse faute, et se termina par un forfait inqualifiable, une tuerie qu'on devrait mettre en parallèle avec le massacre des Albigeois et la Saint-Barthélemy. Un général Russe a nommé ce glorieux fait d'armes : *le coup de tonnerre de Navarin*.

\*  
\* \*

La race de ces agitateurs, des apôtres en chambre, des soi-disant humanitaires qui, par leurs théories, ont depuis plus d'un siècle faussé tant d'esprits, inspiré à tant de jeunes gens des actions extravagantes ou criminelles, la race dont les Beccaria, les Hugo, les Tolstoï sont les prototypes, devait faire alors de nombreuses dupes. Poèmes extravagants, thèses philosophiques, articles de fond dans des journaux sérieux, on porta tout aux nues, à la condition que l'Hellade fût encensée, et tandis que les auteurs des palinodies dont on a pu lire quelques extraits, jouissaient tranquillement de l'admiration publique, des naïfs s'embarquaient pour la « patrie des souvenirs », persuadés qu'ils se consacraient à la « sainte cause des libertés ».

La supplique suivante, adressée à l'amiral commandant la station du Levant en 1826, est une page très curieuse. Mieux que tout commentaire, ce petit modèle de style montre l'état d'esprit d'une jeunesse portée à tout exagérer, mais qui, nerveuse et compréhensive, s'aperçoit vite d'une erreur qu'elle déplore avec un abus d'épithètes dont on rirait si l'on ne croyait pas qu'elles fussent l'expression de souffrances réelles, de poignantes désillusions.

« Monsieur l'Amiral, (1)

« Avides de nouveautés, emportés par l'effervescence de  
« leur âge, quatre jeunes Français ont voulu s'élancer dans  
« un autre hémisphère. Sur de faux détails qu'on leur avait  
« donnés concernant la Grèce, ils quittent une existence  
« certaine pour courir après des hasards, ils sont peu accou-  
« tumés à réfléchir, ils ne se demandent pas quel sera le  
« résultat de leur tolle entreprise ! Ils ont passé les mers ;  
« ils ont atteint cette terre, objet de tous leurs désirs, et qu'y  
« ont-ils trouvé ! L'indigence ! On leur avait dépeint les  
« peuples de la Grèce comme des héros qui enchérissaient  
« sur la gloire de leurs aïeux, et ils n'ont vu que des hommes  
« vils en qui la soif de l'or produit la soif du crime ; des  
« hommes encore plongés dans les ténèbres de l'ignorance  
« et de la barbarie, et ils ont quitté un pays où le flambeau  
« de la civilisation luit de tout son éclat ! Inutiles regrets !  
« Ils ont vidé la coupe de l'infortune et en vain ils tournent  
« vers leur patrie des yeux mouillés de larmes ! Ils ne la  
« reverront plus ! Ils ne reverront plus leurs amis, leurs  
« parents ; ils ne serreront plus dans leurs bras ces objets  
« d'amour qu'ils portent dans leur cœur ! Les voilà dans la  
« plus affreuse détresse. Nus sur un sol étranger, bientôt la  
« misère aura dévoré les restes de leur vie malheureuse, si  
« votre main protectrice ne les retire de l'abîme où les a  
« plongés leur imprudence ! Votre âme est sensible et gé-  
« néreuse ; quand bien même ils n'appartiendraient pas à la  
« nation que vous servez avec tant de zèle, quand ils n'au-  
« raient auprès de vous d'autre titre que celui d'infortunés,  
« ils croiraient avoir encore des droits à votre bienfaisance.  
« Ils vous prient, ils vous conjurent, Monsieur l'Amiral, de  
« les rendre à leurs familles éplorées et de leur accorder un

---

(1) Archives du Ministère de la Marine.

« petit coin dans l'un de ces immenses navires. Nous sommes  
 « persuadés que nos prières ne seront pas infructueuses et  
 « que vous ferez quatre heureux de plus.

*Signé* : E. BEUF.

BENOIT.

DEGABRIEL.

BOURGEAUD.

Celui à qui cette lettre était destinée, l'amiral de Rigny, n'avait d'ailleurs qu'une sympathie médiocre pour les étourdis de ce genre. Il le laisse voir sans ambages dans ce fragment d'une lettre du ministre de la marine :

« J'ai été très souvent, écrivait-il, dans le cas de repré-  
 « senter à Votre Excellence les atteintes que portaient à la  
 « considération nationale en ce pays le spectacle continuel  
 « d'individus qui, égarés par les exhortations quotidiennes  
 « des journaux et par les relations mensongères de ce qui se  
 « passe en Grèce, viennent figurer quelques jours parmi ces  
 « troubles et y apportent souvent leur turbulence et leurs  
 « rivalités. Promptement dégoûtés, ils viennent ensuite  
 « promener chez les Turcs les débris de leurs uniformes  
 « philhellènes, leur dépit et leur misère. Pour dissiper de  
 « telles erreurs, peut-être serait-il nécessaire de publier  
 « quelques documents officiels, mais c'est un point, je le sais,  
 « qu'il ne m'appartient pas de décider » . . . . .

L'amiral semble de même approuver fort peu la présence en Grèce d'un certain nombre de nos officiers: « La discorde  
 « est déjà dans ce nouveau camp, dit-il, et le colonel Bour-  
 « baki paraît s'attacher, avec les moyens dont il peut disposer,  
 « plutôt à insurger les villages soumis de la Roumélie, qu'à  
 « porter du secours à la citadelle d'Athènes » . . . . .

A côté de ce colonel Bourbaki, dont la conduite ne s'ex-  
 plique pas, on pourrait citer bien des noms français, anglais

ou allemands qui eurent leur heure de célébrité ; mais une liste sèche évoquerait bien peu de souvenirs aujourd'hui, et s'il fallait consacrer, ne fût-ce que quelques lignes, à chaque philhellène plus ou moins militant, on obtiendrait tout un dictionnaire biographique, dans lequel se détacheraient deux récits d'existences bien différentes, également mouvementées : celle de Fabvier et celle de lord Biron. La vie de celui-ci a été le sujet de tant d'études, qu'il serait impossible d'écrire sur son compte autre chose que des anecdotes mille fois répétées. On peut cependant s'étonner encore en songeant à cet être vraiment supérieur, illustre à trente ans, reconnu grand poète par ses rivaux eux-mêmes et qui, affolé de vanité, prit en haine le monde dont l'admiration lui semblait insuffisante, s'abêtit dans une débauche quotidienne, et finit épuisé, dégradé de toutes ses facultés, au milieu de bandits abjects dont les vociférations et les blasphèmes furent les derniers sons qu'il entendit ! La mort dut être accueillie en libératrice par un homme si orgueilleux de son génie et qui, depuis des mois, se sentait incapable de finir une strophe ; par un homme si fier de son adresse à toutes les armes et dont l'alcoolisme faisait trembler la main au point qu'il n'osait plus tenir un pistolet.

Tout autre est Fabvier, un de ces officiers de Napoléon qui ne purent se résoudre, après quinze ans de guerre, à laisser leur épée au fourreau, et dont quelques uns, comme Allard et Ventura, devaient aller jusqu'aux Indes pour trouver un champ d'action suffisant à contenter leur besoin d'aventures. Fabvier, s'il avait écrit ses mémoires, nous eût laissé un roman qui se fût imposé dans toutes les bibliothèques. Elève de l'Ecole polytechnique, puis de l'Ecole d'application de Metz, il attira l'attention de l'empereur. Celui-ci lui confia une mission auprès du sultan Sélim, menacé par les Anglais. De Constantinople il se rendit en Asie avec le général

Gardanne, chargé d'organiser à la française les troupes du Shah de Perse. Énervé par les obstacles qui se multipliaient sous ses pas, il regagna l'Europe en traversant la Russie, et se signala dans la plupart des rencontres désespérées qui furent comme le glas de l'empire.

Plus tard, lors de l'affaire des quatre sergents de la Rochelle, arrêté sous on ne sait quelle accusation de complicité, il fut relâché faute de preuves. L'année suivante, on le vit en Espagne, en Portugal, en Angleterre ; puis il sembla décidé à retourner en Perse, cherchant à calmer, par de continuels déplacements, une surabondance d'énergie qui lui rendait impossible la vie de garnison. Pour les hommes de ce genre, l'attrait d'un combat prime tout. Aussi, ayant fait escale en Grèce alors qu'il se dirigeait vers Alexandrette, s'aperçut-il de suite que le terrain était brûlant et, peu après, n'hésita-t-il pas à se jeter tête baissée dans une mêlée qui lui promettait toutes les sensations en rapport avec son tempérament de batailleur. On l'a nommé le géant de l'insurrection ! Géant ou non, il est certain que la Grèce lui doit d'être aujourd'hui un semblant de nation. C'est par une ténacité dont on a peu d'exemples, qu'il parvint à donner une sorte d'organisation militaire aux sinistres individus dont il prit le commandement. Sous ses ordres, pour la première fois, des Grecs marchèrent en rang contre l'ennemi. Aux premiers coups de feu, d'ailleurs, ils s'enfuirent de tous côtés comme une bande de chacals au milieu desquels on lancerait une fusée. Mais l'amour-propre de l'abvier était en jeu. Pendant des mois, il se multiplia, accomplissant des prodiges, qui le jour où l'Europe proclama la liberté de la Grèce, lui furent payés par ses compagnons de la veille en calomnies odieuses, en insultes malpropres, seule monnaie qu'il devait attendre de gens au sujet desquels toute illusion prolongée était vraiment impossible.

---



